

Jeunesses Volées

Rémy ELKOUBI

Jeunesses volées

Auschwitz 1944 – Marseille 1984

Manuscrit de Rémy ELKOUBI,
24 quai de Rive Neuve – 13007 Marseille
06 22 802 807 --- remy.elkoubi@gmail.com

« Ah l'é cosi la Vetta, l'é pio storta che
dretta ! »

(Dialecto Bolognese)

« Elle est comme ça la vie, elle est plus tordue
que droite ! »

Zia Ernesta

à mes enfants et ma femme,
à Marie,

à mes chers disparus,
Corinne, Rachel, Ichoua, Esther, Alfred, Giuseppe,
Delma,
Ernesta, Tina, Emma, Aldo, Angèle, Reine, Florin,
Julien juste parmi les justes.

Retour au sources amères

Les travaux sont finis.

Nous emménageons enfin ce samedi veille de Pâques dans notre maison de Maussane les Alpilles. Le temps est glacial malgré le soleil. Le mistral a décidé d'être de la partie et pas qu'un peu. Peu importe le vent, nous sommes enfin chez nous. Notre refuge, choisi de nous deux, plutôt qu'hérité d'un temps où nous n'existions pas ensemble.

Grâce à l'efficacité de Constance ce premier soir tout semble à sa place depuis longtemps. Affalés dans le canapé nous savourons ce moment, épuisés mais vraiment heureux.

La porte s'ouvre comme ça, sans prévenir.

Un type au fort accent belge s'invite dans notre salon. « Bonjour ! Ainsi, vous êtes les nouveaux voisins qui ont remplacé Miranda ? »

« heu...oui ? »

Il s'approche jovial et décidé.

« Je me présente, Xavier Reyaert, votre voisin. Je suis Belge, et nous venons avec ma femme pour la plupart des vacances dans notre maison, là, juste en face de chez vous.

Nous adorons cette région ! Magnifique n'est-ce pas ?

La campagne ici est si belle qu'on pourrait croire qu'un architecte a modelé le paysage non ? »

Il enchaîne avec un débit ininterrompu ;

« Dites, vous avez très nettement amélioré cette maison ! Très jolies les couleurs !, il faut dire que Miranda n'avait pas fait grand-chose

depuis qu'elle l'habitait, puis-je visiter ? »

Sans même attendre notre réponse, il emprunte l'escalier.

Nous sommes hallucinés par son culot, mais en même temps content de connaître aussi vite un voisin et assez fier de déjà montrer les agencements que nous avons réalisés.

Après ces civilités imposées, il nous quitte aussi vite qu'il est arrivé en nous faisant promettre notre propre visite chez lui le lendemain avant le déjeuner, pour un verre de bienvenue et ainsi nous présenter son épouse souffrante en ce moment. Je vois à sa mine qu'elle a sans doute plus qu'une migraine, mais n'y prête pas plus attention.

À midi tapante nous sommes devant chez lui.

La grille de sa maison laisse présager une habitation luxueuse. Juste derrière, un adorable jardin à l'anglaise entoure un bassin en pierre.

Dès notre arrivée, il nous fait visiter comme on le ferait avec des amis, ne nous épargnant aucune pièce à part la chambre de sa femme.

La maison est effectivement aussi jolie que le jardin.

Nous finissons cette intrusion au salon avec le verre de vin promis, étonnés de ne pas apercevoir encore la maîtresse de maison. Il l'excuse, disant qu'il ne sait pas si elle pourra nous saluer son état ne le permettant peut-être pas.

Nous devisons tranquillement sur nos vies

respectives, en reniflant notre appartenance commune de classe, quand Madame Reyaert fait son apparition.

Sa venue met un terme à notre petit jeu social. Faible, décharnée, un petit sourire forcé qui demande pardon d'être aussi fatiguée, elle s'approche doucement vers nous la main tendue. Son ventre, excessivement gonflé, contraste avec la maigreur de son pauvre corps et je prends délicatement sa main dans la mienne, luttant pour conserver mon comportement naturel.

Je plonge instantanément dans mon passé à ce contact. Je sais sans hésitation le sombre diagnostic. La mort est face à moi, prête à saisir sa proie d'un jour à l'autre.

Il me faut partir. Vite, très vite, partir de cet endroit.

Pourquoi dois-je vivre ce moment-là dans ces conditions ? Pourquoi la vie m'envoie-t-elle un tel signe, maintenant, et justement ici dans ce village, avec tout le sens qu'a ce retour sur ces terres aimées et délaissées depuis si longtemps ?

La nuit qui suit mon ventre se tord de douleur. Malade de ce passé qui revient, malade de ce présent entraperçu qui me ramène à des heures où la vie avait été trop dure.

Le sang s'écoule de nouveau.

Traces

Le temps a passé.

18 ans après son départ avant que je ne puisse poser ces traces d'encre.

Je me souviens de mon oncle Alfred et de ma tante Marie revenus de ce monde d'où l'humain avait disparu. Il a fallu 40 années après le retour de l'enfer pour qu'ils se décident enfin à témoigner.

Par devoir ou par nécessité, sans doute en partie grâce à l'initiative de Steven Spielberg et de son association la liste de Schindler qui a voulu filmer les témoignages de tous les survivants avant qu'ils ne soient plus de ce monde.

J'ai écouté beaucoup de ces déclarations. Il est flagrant d'entendre ce trait commun sur la difficulté à dire l'impossible pendant tant d'années. Prendre le risque de raviver encore et encore une plaie qui ne cicatrisait pas.

Se demander même parfois, en racontant la chose, si on l'avait vraiment vécue.

Merveille amnésique de l'esprit humain qui range profondément certaines horreurs pour que la continuation de la vie l'emporte toujours. Sinon on n'évite pas l'escalier, n'est-ce pas Primo Levi ?

Notre capacité à supporter la souffrance est incroyable.

Certaines possibilités de l'humain sont au-delà de ce que l'on imagine, dans un sens comme malheureusement dans l'autre. Le chef des nazis, dont j'ai du mal à écrire le nom pour ne pas salir cette feuille de papier, ne s'était pas trompé de

symbole en inversant la Svastika pour créer la croix gammée. Ce mot vient du sanscrit et signifie bonne santé...bonne fortune... Cynisme du chef.

Ma famille avait eu cette idée lumineuse d'arriver en 1938 à Marseille. Installée depuis plusieurs générations à Tlemcen, après l'Espagne et sa délicieuse « Isabelle la catholique » connue pour son célèbre slogan, « la conversion ou la mort », mes ancêtres avaient déjà après 1492 traversé la Méditerranée dans l'autre sens.

Malheureusement, le destin tragique d'Ichoua avait voulu que des circonstances pas très claires lui eussent fait perdre son épicerie et la filature de tapis de ma grand-mère. Démuni il entraînait involontairement sa famille vers une nouvelle vie en métropole.

Ils choisirent Marseille où se trouvaient déjà les parents de ma grand-mère Rachel.

Mes grands-parents et leurs 8 enfants allaient tout recommencer dans la cité phocéenne.

Ichoua ne manquait pas de courage, il trouva rapidement un travail au Café de Paris, rue de la République comme maître d'hôtel. La famille s'installait dans un petit appartement de 3 pièces au 31 rue Saint Saens à quelques pas du Vieux-Port.

Très vite, mon oncle Alfred qui était l'aîné des garçons prenait l'initiative de travailler pour aider la tribu, interrompant sa scolarité pour entrer dès 16 ans dans le monde du travail.

Les nazis décidèrent de changer notre destin en organisant un voyage organisé obligatoire vers le nord qui n'avait comme avantage que sa gratuité. C'est ma grand-mère Rachel qui s'y colla la première.

Elle avait eu la mauvaise idée d'aller un jour de Janvier 1943 à l'UJIF, l'union juive française, dont les bureaux étaient tout à côté de l'Opéra. Nous, après coup, on a appris qu'il ne fallait pas y aller. Mais elle, elle ne le savait pas, toute confiante en sa république.

Surtout que mon grand-père, ancien de Verdun, lui avait donné l'exemple en étant au recensement des juifs le premier à l'ouverture des bureaux.

Mon oncle Freddy, s'inquiétant de son absence à la maison, se renseigna auprès de voisins qui le dirigèrent vers l'UJIF.

La dernière image qu'il garda de sa chère maman fut de la voir monter dans le camion qui la menait vers son destin, lui intimant l'ordre de se sauver.

Ce qu'il fit.

Ichoua, toujours confiant à l'égard du maréchal, lui écrivait plusieurs lettres par semaine pour demander au grand homme de lui rendre son épouse. Aucune réponse ne lui parvenant de Vichy, il finit par se résigner à mettre ses enfants en sécurité. Josette, Charles et Reine, partirent à Lourdes, Éliane fut accueillie dans la Drôme, Freddy partit en Isère, Angèle s'était mariée avec un commerçant d'Aubagne, Julien Rampal, qui

n'était pas juif et qui grâce à la complicité du curé put lui obtenir un faux certificat de baptême, et Marie quant à elle décidant de rester auprès de son père pour s'occuper de lui, ne pouvant se résigner à l'abandonner.

Mais Freddy, lassé de la campagne et de l'exil, reprit le chemin de son bureau à Marseille contre les conseils de tous.

En mai 1944, il fut fait prisonnier à son bureau par un milicien qui l'y attendait, le ramenant rue Saint Saens où d'autres gentils Français retenait déjà son père et Marie. Direction rue Paradis, où se trouvait le siège de la Gestapo, qui avait du trouver le nom de la rue assez cocasse.

Les nazis adoraient l'humour et la musique de Wagner.

Après avoir encaissé la prime de leur employeur pour bons et loyaux services à la nation, les miliciens les abandonnèrent à leur triste sort.

Non sans remercier le gentil voisin qui avait dénoncé les parias pour servir la France en se débarrassant de sales youpins.

L'autre avantage de cet acte de bravoure, au-delà de la fierté de servir son pays, était de récupérer meubles, effets personnels et appartement vidé ainsi de ses occupants.

Ichoua, Freddy et Marie, se retrouvèrent après la rue Paradis, à celui de la prison des Baumettes.

Horrible bâtiment bien situé dans les quartiers sud de Marseille au pied des calanques qui font la fierté des Marseillais.

Débuta le voyage.

D'abord cette bonne vieille SNCF, en ligne normale s'il vous plaît, pour se rendre à la capitale. À Drancy exactement.

Malheureusement là-bas, les conditions n'étaient pas à la hauteur des prestations et ils étaient impatients de partir vers leur destination finale...

Au départ de Drancy ils n'eurent droit qu'à des wagons à bestiaux. Ce mois de mai 1944 était particulièrement chaud.

Doués de sens pratique, les nazis avaient installé dans chaque wagon un point d'eau et des toilettes. Ainsi, les voyageurs pourraient avoir sur place toutes les commodités, ces éléments se matérialisant par un seau plein d'eau et un seau provisoirement plein de vide. Les wagons étaient si pleins, qu'il était difficile de se tenir autrement que debout.

Le voyage dura trois jours pendant lesquels on imagine mal une telle promiscuité. Pauvres gens. Femmes, vieillards, enfants, nourrissons, tout ce petit monde confondus et ballottés vers une destination encore inconnue.

À peine les portes entrouvertes sur le quai d'Auschwitz, ils se précipitèrent hébétés au-dehors dans une cohue effrayante. Des chiens aboyaient, les nazis hurlaient des ordres en allemand que la plupart ne comprenaient pas, distribuant de violents coups de bâton sans aucune distinction de sexe ou d'âge sur ces êtres qui n'en revenaient pas de ce cauchemar réel.

Un médecin, au triste et désormais célèbre nom

de Mengelé, désignait d'une badine ceux qui seraient dirigés vers les campements pour y travailler et ceux qui rejoindraient directement les chambres à gaz.

Des juifs déjà sur les lieux, sans doute affectés par les Allemands pour les aider dans leur tâche, traduisaient les ordres aux passagers.

L'un d'entre eux conseilla à mon oncle de dire qu'il avait dans la vie active un métier physique et utile, comme charpentier ou serrurier, afin qu'il soit affecté à un groupe de travail.

Ma tante a eu la chance de faire plus vieille que son âge, et fut aussi dirigée vers un groupe de travailleuses.

Mon grand-père fut désigné d'office pour le terminus. Mon oncle et ma tante le perdirent là, sur ce quai mortel, définitivement de vue.

Marie
19.11.1929

« L'orchestre joue fort. J'ai du mal à entendre pourtant. Des cris déchirants, des aboiements de chiens qui veulent mordre, des pleurs, et cet orchestre qui joue, je ne m'y connais pas trop en musique, je crois que c'est de la grande musique comme celle qu'on joue à l'Opéra, un drôle d'orchestre de prisonniers à têtes rasées et aux yeux morts, qui joue imperturbablement, mécaniquement. Ma tête tourne, c'est un cauchemar, je vais me réveiller, je viens juste de voir partir papa, mon papa, si droit, si digne mais si résigné, il est monté dans un camion vers je ne sais où, Freddy dans une autre file ne l'a même pas vu partir. Ma tête tourne, une fille m'a parlé dans une langue que je ne connais pas en me montrant ces fumées au loin pour m'indiquer la destination de papa. Ces fumées à l'odeur acre qui emplissent toute l'atmosphère, ma tête tourne, je vais me réveiller. Des S.S beuglent des ordres en allemand que je ne comprends pas, je ne sais plus où aller, je suis la file, « Par là, par là ! » me hurle t-on en me montrant la direction avec une badine, « par là, avance, avance ! », je cherche mon Freddy, je ne le vois plus, il y a tant de monde, tant d'enfants et de bébés qui pleurent, de gens aussi désorientés que moi, et des chiens allemands qui semblent aussi mauvais que leurs maîtres tirent sur leurs laisses avec des yeux qui nous dévorent de haine, de rage de mordre, j'ai peur, si peur, oui, oui Monsieur, je pose mes affaires, les quelques maigres affaires que j'avais pris avec moi, on me

les arrache des mains aussitôt. Autour de moi il n'y a plus que des femmes, papa est parti et je vois mon Freddy dans une autre colonne au loin, mon Freddy qui ne me voit pas, je crie son nom, il ne m'entends pas, des larmes coulent et inondent mon visage, une immense tristesse m'emporte, je ne sais même plus si je suis triste ou effrayée, ma tête tourne, l'orchestre joue inlassablement, je passe sous un porche où est marqué une inscription en allemand sans doute le nom du camp, Arbeit Macht Frei, pourtant on m'avait dit Auschwitz, et bien non je suis au camps d'Arbeit Macht Frei, j'avance. On me pousse brutalement avec une crosse, je n'ai que quatorze ans Monsieur, que quatorze ans, oui je m'appelle Marie, oui je me déshabille.

Me voilà toute nue. J'ai honte. Jamais je n'ai été nue devant tant de femmes, tant de gens, à peine maman ou mes soeurs m'ont vue ainsi et encore, et là toute nue comme un ver, je cache maladroitement mon intimité avec mes mains devant ce SS goguenard et son chien méchant. On me pousse encore.

Nous sommes nombreuses, au moins cent, toutes nues dans une salle de douche immense et glaciale alors que dehors il fait chaud. L'eau coule sur mon corps sans me faire aucun bien, cette eau que j'avais tant espérée dans la puanteur du train, voilà qu'elle me glace le sang et je reste figée, mes mains collées au corps pour me protéger du regard des autres. Dire que j'étais presque contente de descendre

du train, de m'échapper de cette promiscuité, de cette chaleur, de cette soif, de cette faim qui me tenaillait. Je n'ai plus faim ni soif j'ai peur. Je pense à papa qui a failli se faire lyncher dans le train parce qu'il n'avait pas su résister à allumer une cigarette, papa fumeur invétéré, Freddy lui enlevant des mains pour le sauver de la fureur des autres, comme il avait honte d'avoir agi de la sorte avec papa, il en pleurait, lui que je n'avais jamais vu pleurer avant, mon grand frère si fort. Où es tu maintenant mon Alfred, mon Freddy chéri, ou es tu mon frère adoré ?

Les jets d'eaux s'arrêtent brusquement dans un grincement affreux de plomberie et on nous ordonne de sortir des douches. J'ai toujours aussi honte de moi nue et je me met à la file avec les autres pour me faire couper les cheveux. Enfin, tondre plutôt et pas que les cheveux. C'est mon tour, je pleure, je pleure de voir ma chevelure arrachée, volée, tomber ainsi par terre se mélangeant de celle des autres, tellement de cheveux qu'on ne voit même plus le carrelage, des milliers de plumes humaines mêlées dans la même douleur collées de nos larmes. Jamais je n'aurai pu imaginer que voir tous ces cheveux assassinés puisse me rendre si malheureuse. Pourquoi ne suis je pas en ce moment même à ma place à l'école de la rue Breteuil avec mes camarades ? Qu'avons-nous fait de si mal pour mériter cela mon Dieu ? Ou es-tu Eternel mon Dieu ? Sauve-nous je t'en prie, sauve-moi de cet enfer, fais-moi retrouver papa, mon Freddy, ma

maman aussi et emporte moi loin d'ici ! Fais ce miracle, je t'en supplie, je hurle ton nom dans ma tête, je le hurle dans un cri qui m'emporte, je ne savais pas qu'on pouvait hurler aussi fort en soi. Tout tourne, je crois que je vais m'évanouir mais le bruit de la tondeuse me maintient en vie, les pleurs des autres femmes aussi. Je ne dois plus penser, plus penser, ou penser à moi comme me l'a dit cette déportée tout à l'heure. Ne pense plus à ton père, ne pense plus à ton frère, pense à toi ma fille, surtout pense à toi, pense à sauver ta peau avant tout, ne pense qu'à ça. Oui c'est ça, sauver ma peau, il faut que je tienne pour sauver ma vie. Ca y est, c'est fini, mon crâne est lisse, enfin presque, car les tondeuses travaillent tellement à la chaîne que je suis tondue n'importe comment, de toutes façons je m'en fous, tondez-moi, tondez-moi mais vous ne m'aurez pas.

Allez debout, debout, avance ! Me crie une kapo, tiens elle parle français, elle semble une déportée comme nous, méchanceté en plus, avance ! elle me pousse brutalement dans une autre pièce ou je refais la queue, je ne comprends rien, je demande à celle qui me précède ce que l'on va nous faire encore, mais elle hausse les épaules, elle n'en sait pas plus que moi. Je suis devant un soldat allemand cette fois, assis sur un tabouret, il appuie avec une sorte de porte plume dans la chair de mon bras. Je n'ose croire à ce que l'on me fait, on me marque comme du bétail, on immatricule mon bras dans ma chair jusqu'à l'os,

je suis hébétée, tellement que je n'ai plus la force de crier, même de la douleur du métal dans ma chair, c'est le fonds de moi qui hurle en dedans, ma gorge est bloquée et ne fait plus le relais avec ce qui est moi et se rétracte dans une nuit profonde. C'est un cauchemar ! De telles choses n'existent pas dans la réalité. Si on m'avait dit cela, même ma meilleure amie, jamais je n'aurai pu la croire. Je l'aurais traité de fieffée menteuse. Comment dis-tu ? Te marquer une immatriculation en lieu et place de ton identité avec un tatouage inaltérable ? N'importe quoi ! Les Allemands sont capables du pire, mais quand même il faut être sérieuse ma fille, comment peux-tu dire de pareilles imbécilités ! Tu es folle ! Oui c'est ça je deviens folle.

Une autre Kapo m'explique que je ne devrais répondre qu'au chiffre 5493 qui serait désormais ma seule identité en lieu et place de mon nom qui ne me servira plus et qu'il me faudra l'apprendre par coeur en allemand. je devrais le retenir coûte que coûte, sinon Kaput ! me dit elle, Kaput !

Mon Dieu, s'il te plaît mon Dieu, puisque c'est ça, prends ma vie maintenant, je ne peux plus vivre ainsi, fais-moi mourir, prends moi près de toi mon Dieu, sors-moi de cet enfer ici et maintenant ! »

Marie avait quatorze ans en Mai 1944. Dans le block, son jeune âge lui assura la bienveillance de la plupart des femmes, toutes plus âgées qu'elle.

Surtout Esther, sa chère et tendre Esther, qui s'occupait d'elle comme d'une jeune soeur sans savoir qu'après la guerre elle épouserait son cher Freddy que Marie lui avait irrémédiablement destiné.

Esther, si douce qui gardait l'espérance dans cette nuit de l'homme.

Esther, ma chère tante Esther que j'ai trop peu fréquentée ensuite, qui tenait grâce à ce que lui avait enseigné sa maman dans son enfance.

« Quand on arrive dans un endroit pour la première fois, ma fille, lui disait elle, le premier rêve est toujours un rêve prémonitoire. »

Ce premier soir d'Auschwitz, Esther avait rêvé qu'elle grimpait une montagne pleine de ronces qui la griffaient au sang sur toutes les parties de son corps lors de cette ascension. Au sommet, elle trouvait un lac où elle se baignait et dont elle sortait propre sans plus une seule tache de sang. Ce rêve lui avait fait croire qu'elle souffrirait mais qu'elle s'en sortirait. Il entretenait sa foi indéfectible en sa libération prochaine du camp et lui permettait de tenir.

Esther qui tous les soirs soufflait au creux de l'oreille de Marie sa prière apprise encore de sa maman, en espagnol, sa petite prière de foi :

« Hay cuatro esquinas en mi casa
cuatro ángeles me guarda del mal
del miedo y la muerte súbita »

(Il y a quatre coins dans ma maison
quatre anges me gardent du mal
de la peur et de la mort subite)

Il y a quatre anges qui nous protègent,
dors ma Marie dors, ne crains rien,
une journée de plus gagnée sur la vie,
demain sera un autre jour que nous
surmonterons.

Alfred

19.06.1926 --- 09.06.2006

« Je ne vois plus papa, je ne vois plus Marie. J'essaye de me rancarder auprès des déportés qui s'occupent à mettre nos bagages en tas à la sortie du wagon. Ils me disent que papa est parti au four crématoire. Jamais entendu parler de ça, mais j'imagine le pire.

C'est l'enfer ici, l'enfer. Il est bien sur terre l'enfer pas au ciel, qu'avons-nous fait d'aussi abominable que nous devons vivre cela ?

Les SS nous mettent en colonnes par cinq, des chiens fous de rage nous mordent les mollets, et un officier nous désigne d'une badine, nous montrant la gauche ou la droite suivant une sélection que je ne comprends pas encore.

On me place dans une file avec d'autres hommes, et toujours en colonne par cinq nous allons à la douche, shnell schnell ! Je crois que je ne me ferai jamais à cette langue si brutale. Le long de la colonne, des SS nous encadrent tenant des chiens aussi hargneux que leur maître et nous avançons, péniblement collés les uns aux autres. Je ne sais pas si c'est la peur, ou la saleté de ces trois jours et trois nuits de voyages, qui nous fait puer le plus.

Nous passons dans une salle où un Allemand me tatoue aussitôt le bras avec un numéro qu'il me faudra retenir en allemand, A-5168, voilà mon seul nom désormais.

Nous ressortons par une autre porte sous les coups des SS pour qui nous n'allons jamais assez vite, toujours par rang de cinq pour mieux nous compter. On nous dit de nous déshabiller

complètement, nos affaires sont ramassées et triées à la hâte par des déportés affectés à cette tâche.

J'essaye d'aborder discrètement l'un d'entre eux qui nous accueille à l'entrée des douches. Malgré les privations que nous connaissions à Marseille, jamais je n'avais vu être humain aussi décharné. Pour m'informer sur la destination de la colonne de papa essentiellement composée d'hommes et de femmes âgées, d'enfants et de nourrissons avec leur mères. Peut-être auront-ils un traitement de faveur ? Il me montre une fumée noire au loin, je suis de plus en plus inquiet, il me dit de ne penser plus qu'à moi désormais, pense à toi fils, ne penses plus à rien d'autre.

La cohue est incroyable et cette musique qui joue continuellement, pourquoi ne s'arrête-t elle pas ? Le regard de mes camarades d'infortune est pétrifié de terreur, mon coeur se serre. Je suis avec le rabbin Samuel de la synagogue de Breteuil qui vient d'être séparé de sa femme et de ses six enfants, partis avec la colonne de papa. Je le vois défaillir lorsqu'on évoque le crématoire, non je n'arrive pas à y croire, je veux bien tout imaginer mais quand même ! Nous sommes ici pour travailler voilà tout, de la main d'oeuvre à bon marché pour les Allemands. De là à exterminer les moins valides ou les enfants, il y a un monde ! Pense à toi mon gars, il n'a pas tort le camarade, il faut que je pense à moi et tenir, nous verrons bien ensuite.

Allez, la guerre sera bientôt finie, des bruits

circulent sur l'imminence du débarquement allié en France. Serrons-nous les coudes mes amis, ce n'est qu'un mauvais moment à passer et il passera ! »

Alfred avait 18 ans à son arrivée à Auschwitz en Mai 1944, il a fait partie des commandos les plus durs, comme le commando du ciment. La règle en était simple: 100 kilos de ciment sur le dos en deux sacs à l'arrivée des wagons. De là on devait courir jusqu'au hangar, celui qui trébuchait ou faisait tomber un sac n'avait pas le temps de répondre de sabotage car il était abattu sur le champ. Il fallait tenir une semaine à ce rythme pour pouvoir changer d'activité.

Il a échappé aux sélections à plusieurs reprises grâce à son optimisme et sa volonté, et peut-être aussi à la chance.

Il lui en fallait au block 12 qui était le sien. Réputé le plus terrible d'Auschwitz par la cruauté de son Kapo qui plaçait ses occupants dans les commandos les plus durs.

Très peu de déportés sont revenus vivants du block 12.

Esther

02/06/1925 --- 20/05/2002

« Notre train vient d'arriver à Auschwitz. Le même wagon à bestiaux que celui qui nous menait de Marseille à Drancy il y a une semaine déjà. Je ne me ferai jamais à l'indifférence, à la cruauté des gens. Au départ de Marseille, tous entassés, mourant de soif, nos supplications aux voyageurs sur le quai pour qu'ils nous donnent un peu d'eau n'ont provoqué aucune réaction de ces gens. Comment est-ce possible, ne sommes-nous pas tous frères humains ? Ces gens qui nous voyaient comme des bêtes n'auraient-ils pu avoir un minimum de miséricorde ? Non, Je ne m'y ferai jamais.

Madame Levy est là avec ses quatre enfants. Ils sont si petits ! Ils n'ont cessé de hurler toute la nuit, j'ai cru à un moment qu'un d'entre nous allait les tuer. Dans cette promiscuité, cette chaleur, cette absence de tout ce qui est élémentaire, nous pouvons nous transformer en bêtes immondes. Au milieu de la nuit, la lampe tempête du wagon a pris feu. Et si je ne m'étais précipitée avec mon foulard, nous serions tous morts brûlés. Peut-être eût-il mieux valu finalement.

Ce jeune homme que les Allemands ont désigné responsable du wagon, j'ai bien cru aussi que sa dernière heure était arrivée lorsqu'il s'interposa pour empêcher les occupants de lyncher son père qui avait eu la mauvaise idée d'allumer une cigarette. Comme je l'ai vu triste d'enlever sa drogue à son père, j'avais de la peine pour lui. Les portes du wagon s'ouvrent enfin et nous

nous retrouvons face à des soldats nazis qui hurlent et nous distribuent des coups de matraques pour nous jeter dehors.

C'est pire que tout. Pire que ce que je pouvais imaginer. Les cris, les chiens, les matraques. Ils forment deux colonnes, et en descendant du wagon, maman, pour aider Madame Levy, a pris un de ses enfants dans les bras. Un Allemand m'a dit de partir sur la colonne de gauche alors qu'on a désigné à maman celle de droite avec les femmes qui ont des enfants en bas âge. Je crie de toutes mes forces pour l'appeler mais elle ne m'entend pas, elle ne me voit pas, j'essaye de changer de colonne pour aller avec elle, mais le soldat me matraque brutalement pour que je reste dans la mienne.

Je la vois qui s'en va et monte avec les autres dans un camion, les sanglots m'étouffent je n'arrive même plus à crier. Elle ne tourne même pas la tête, ne me cherche pas, je suis désespérée. Le camion démarre. Je reste seule.

J'entre dans une pièce et on me marque un numéro au bras.

Je suis tellement prise par mon inquiétude pour maman que je n'y prête presque pas attention.

J'essaye d'aborder une déportée comme moi qui semble avoir des responsabilités: « Où sont les autres que vont elles devenir ? » Elle me montre la cheminée d'où sortent des flammes, le ciel en était embrasé, une vision infernale, et elle me dit en français avec un fort accent polonais, presque avec plaisir, que nous ne les reverrions plus. »

Esther avait 19 ans à son arrivée à Auschwitz.

Le 10 Mai 1944 à six heures du matin dans leur cachette du quartier de Saint-Loup en banlieue de Marseille, la milice est venue chercher toute la famille Algrenati.

Certains ont pu s'enfuir, mais Esther et sa maman furent arrêtées. Après la rue Paradis et le siège de la Gestapo pour essayer de leur faire avouer où s'était enfui le reste de la famille, elles ont été conduites aux Baumettes, puis à Drancy, où après trois jours elles embarquaient pour Auschwitz dans le même wagon que Freddy et Marie qu'elles ne connaissaient pas encore. Il s'agissait du convoi numéro 75 du 20 Mai 1944.

A l'arrivée à Auschwitz, Esther a été placée en quarantaine à Birkenau dans un block jouxtant le four crématoire qui fonctionnait continuellement jour et nuit. Elle a pu voir certains convois, notamment ceux des Hongrois, qui ne s'arrêtaient même pas pour la sélection et allaient directement au gazage.

Son premier travail fut de porter des pavés d'un endroit à un autre, pour en ramener d'autres dans l'autre sens. Un travail inutile et cruel.

Puis elle fut affectée à 40 km d'Auschwitz pour creuser des trous destinés à l'enfouissement de la DCA allemande.

En décembre 1944, Auschwitz commençait à être évacué et elle fit partie de la marche de la mort jusqu'à Bergen Belsen. Là-bas, il n'y a plus une seule place à l'intérieur comme à l'extérieur

et les fours crématoires ne fonctionnent plus. Un train les emmena alors au camp de Braunschweig en Allemagne. Après un mois à déblayer la neige des rues de la ville, c'est un nouveau départ pour les mines de sel de Madebourg dans le camp de Bendorf en Rhénanie, de janvier à fin avril 1945. Elle a fêté ses 20 ans dans la mine de sel.

Un matin, le journal annonce la mort d'Hitler et la fin de la guerre. Elle est libérée.

Le camp était à la frontière du Danemark et elle est rentrée en France par la Suède via Copenhague. Elle est si faible qu'on l'hospitalise de début mai à fin juillet en Suède avant de pouvoir revenir en France.

Après un court passage à Paris à l'hôtel Lutecia, elle arrive enfin à Marseille fin juillet où son père l'attend à la gare Saint-Charles.

Le jour de Yom Kippour 1946, elle rencontre pour la première fois Alfred sur les parvis de la synagogue de la rue Breteuil et ils se marièrent un an après comme l'avait prédit Marie pendant la déportation.

Pas un mot ne put jamais sortir au retour de cet enfer. Personne ne les questionna vraiment d'ailleurs. Peut-être fut-ce la nécessité de vivre et de tourner les pages d'une période insupportable pour la survie même de la conscience ?

Pas un mot. Jusqu'en 1995, et l'initiative

heureuse de Steven Spielberg. C'est là qu'on apprenait vraiment ce qu'ils avaient vécu et qu'ils n'avaient pas dit les cachotiers.

Réveil

Elle était bleue

Un bleu cinglant. Pas roi mais presque. En fait un bleu Gordini, couleur choisie par l'ingénieur du même nom qui transforma les Renault en voiture de course pendant les trente glorieuses. Oui c'est ça, bleu Gordini.

Un bleu indiscutablement porté vers l'évasion. C'était ma première voiture, celle que l'on garde en mémoire toute sa vie comme sa première émotion sexuelle. Pas pour rien que les femmes nous rappellent que notre auto, c'est notre étendard.

Avec ma fusée bleue, je me souviens, comme aucun autre voyage, de mon premier départ vers l'Italie, vers Florence la magnifique.

Etouffée par la chaleur mais étincelante de beauté, elle aussi est gravée en bleu dans ma mémoire. Le corps de ma fiancée collé au mien dans la sueur de cette nuit d'août bien trop chaude. A trois heures du matin, croquant une pastèque glacée achetée au marchand ambulant de la Piazza della Republica, on regardait sortir les derniers fêtards du bar-concert Paszkowski en déambulant sous les arcades.

Goût inoubliable de cette pastèque rouge sang dans cette nuit de liberté. Lucio Battisti en boucle dans le lecteur de cassettes, on chantait à tue tête; « Ancora tu, non mi sorprende lo sai ? » Dolce vita de ces années où tout était encore permis, où la gravité était encore presque inconnue.

Un an après cet été bleu, chaud, sensuel, un an

après ou presque, j'étais le 30 juin 1978 dans le salon de l'appartement familial. Assis, penaud, je regardais mes pieds, convoqué par mon père pour, comme je le croyais, l'engueulade prévisible due à mon échec au baccalauréat.

Le soleil ce jour là était aveuglant, je plissais les yeux, et pas seulement de crainte.

« Il faut que je te parle » commença-t-il.

Je m'en doutais, figure-toi, pensais-je, allez courage, le mauvais quart d'heure commence, finies les vacances à l'italienne, l'été s'annonce moins drôle que le précédent.

« Il faut que je te parle » reprit-il.

Bon, le bac, c'est ainsi, c'est pas terrible, mais pas si grave, en tous cas secondaire pour l'heure. Mes yeux à cet instant quittèrent le sol laissant leur air vague par terre pour scruter avec étonnement mon père qui, lui, n'avait pas le regard bien clair. Je me demandais bien ce qui pouvait aujourd'hui être plus important que ce lamentable échec.

« Tu sais mon fils, tu sais, un jour tu m'a dit dans mon bureau que j'étais incapable d'aimer.

Cela, parce que je m'insurgeais de ton excès de fidélité à l'endroit de ta petite amie, fidélité que je trouvais déplacée eu égard à ton jeune âge.

Eh bien tu t'es trompé.

Oui je suis capable d'aimer. Tu vois j'ai aimé ta mère, mais j'aime aussi une autre femme. Depuis assez longtemps d'ailleurs. Dix-huit ans à peu près. Et aujourd'hui je vais quitter la maison, quitter ta maman.

Car je dois te dire autre chose aussi. C'est d'ailleurs la vraie raison de mon départ. Tu as un frère. Il a deux ans et il s'appelle Stéphane.

Lui aussi a besoin de moi, et tu comprendras maintenant que tu es grand qu'il faille que j'aille auprès de lui.

Tu as une question ? »

« Heu... oui... c'est tout ? »

« Oui c'est tout. »

Je me levais et quittais subitement la pièce assez secoué par l'histoire. J'ai de la chance, il aurait pu m'annoncer qu'il allait en prison car il était un meurtrier en série, mais non, il m'a juste balancé en une minute et trente-cinq secondes chrono, qu'il m'avait menti depuis ma naissance. Ma mère aussi d'ailleurs puisqu'elle était au courant.

Merveilleux pour se réveiller d'un seul coup d'une période gâtée où l'on somnolait en tétant gentiment de la ouate.

La pièce de théâtre vient de se terminer, les acteurs sont épuisés, tu parles, 18 ans qu'ils jouent la comédie, et les décors en carton pâtes vont bientôt se désintégrer, maison de Marseille et celle des Baux de Provence que j'aimais tant, mais c'est ainsi quand tout est mal construit. Je n'ai pas peur du grand méchant loup, méchant loup, méchant loup...

Il fallait que je sorte, je me sentais trop mal.

Un vrai choc, je crois que je m'en suis toujours pas remis du mensonge.

« Ancora tu ? Ma non dovevamo vederci piu ? »

Chambre

Ce matin, un jeudi, à l'hôpital de la Conception à Marseille, le professeur Godet, patron du service de gastroentérologie, effectuait sa visite hebdomadaire. Derrière lui suivait son aréopage d'internes et externes, gentils petits babouins dociles.

Il ouvrit la porte. Heureux privilégié qui entre et sort sans frapper, seul autorisé à ouvrir sans jamais fermer. Avança dans la chambre tout en continuant à discourir du cas précédent sans même un regard bienveillant ou simplement poli à l'égard de la malade dans son lit.

Avides de sa visite, nous lui pardonnions tout d'avance, le mépris, l'impolitesse, l'absence d'humanité, tout. Seule comptait Sa Parole.

Le géant prit la feuille de température de ma femme, en même temps qu'il continuait sa conférence professorale sur l'autre cas.

S'accordant finalement à lever les yeux sur l'être affaibli, couché juste derrière la feuille de température, il finit par dire, après un mouvement de tête en direction de son amphithéâtre mobile: « Voici le ventre »

Ma chérie, gravement malade, mais gardant l'esprit vif, lui asséna du tac au tac, qu'elle ne pouvait être seulement cela, que sa dignité était gravement mise en cause par cette réduction, elle prononça bien distinctement ce mot: DIGNITÉ...!

Cela ne toucha point notre professeur qui continuait sur le seul sujet susceptible de mobiliser son attention, s'adressant seulement à

ses inconditionnels supporters.

Après ses palabres, et avoir posé distraitement ses mains sur l'objet du délit, il s'en alla tout en continuant à expliquer les tenants du problème à sa cour, sans même un au-revoir.

Ses gens, après lui, n'osaient plus lever les yeux vers nous. Le premier, sous-chef sans doute, notait respectueusement les instructions de son maître.

Ce jour-là, nous avons durement compris que pour certains médecins, nous n'étions qu'une part du sujet, un organe, et que c'était assez difficile d'accepter d'être réduit seulement à cela.

Trois années en arrière, nous avons déjà plongé dans cet univers. Éléonore, ma femme, m'obligeait à faire une sorte d'internat, s'appliquant à me faire découvrir à ses dépens toutes sortes de maladies depuis la découverte de son cancer du système lymphatique en juin 1984.

Plus scientifiquement, on dit, Lymphome non Hodgkinien.

Non Hodgkinien, ça veut dire qu'il est franchement moins bon que celui découvert par le Professeur Hodgkin.

Bref, non Hodgkinien ça fait peur.

En tout cas, lorsque le soir du 18 juin 1984, le Professeur Corbières me tapa sur l'épaule, aux mots qui suivirent, je compris qu'il valait mieux fréquenter ce bon Hodgkin que voyager seul dans l'inconnu.

- Courage mon vieux, elle n'en a que pour 3 semaines...

En juin 1984, je n'étais pas très vieux, à peine vingt-cinq ans. Léa n'avait que vingt-deux ans.

Merci Corbières, ta délicatesse a stimulé chez moi des ressources insoupçonnées.

Tu ne pouvais pas savoir que je suis un homme de challenge et qu'il ne faut jamais me dire des trucs du genre: « Tu vois cette fille là ? elle est trop belle pour toi. » Ou encore, tu as vu la bagnole ? tu pourras jamais te la payer, et puis tu ne pourras pas me battre au tennis, et tu vas voir ta femme, elle va mourir dans 3 semaines....

D'ailleurs, après une heure ou deux d'abattement, je crois m'être vite repris, enfin au moins en partie.

Nous étions descendus au jardin.

C'est là que j'ai eu la révélation.

Oui, il y a aussi des jardins dans les centres anti-non Hodgkinien. Ce n'est pas vraiment l'endroit pour la promenade, car dès qu'on est plus à l'horizontale dans ce

genre d'hôtel, on se tire vite fait sans demander son reste ni transiter par le jardin, mais là, on avait vraiment besoin d'air.

Assis sur un banc, elle appuyée tout contre moi, je regardais ses cheveux, ils étaient magnifiques.

Deux mois qu'on naviguait dans le brouillard, de toubib en toubib, sans comprendre ce qu'elle avait. Aujourd'hui au moins, on connaissait l'ennemi, qui, lui, ne connaissait pas le Professeur

Hodgkin.

Je la regardais et j'ai ressenti de façon inattendue une immense énergie. Intense amour de la vie, impossible résignation.

Je décidais que nous allions donner tort à ce type qui s'était pris pour Dieu, tellement ses patients avaient dû le reconnaître comme tel.

Nous allions la gagner cette bataille.

Quelle drôle de vie ...

Qu'est-ce qui fait que nous acceptons ou refusons les événements ? Que nous décidons de nous battre ou de rendre les armes ?

Peut-être cela ne se décide pas, on en est, ou on n'en est pas.

Nous vivons nos vies souvent dans l'insouciance. Et on ne se rend pas compte de ce qui peut se tramer dans ce drôle de milieu clos.

Plusieurs fois par jour, on croise un de ces bâtiments, sans même tourner les yeux, sans une pensée pour tous les allongés qui comptent le temps qui passe avec comme seules distractions un bout de ciel par la fenêtre ou les visites des médecins et des proches qui s'éloignent trop vite.

Pourtant tous à l'horizontale un jour ou l'autre ! Tous dans la boîte en sapin au terminus ! Cela ne nous empêche pas de nous hair et de nous entretuer avec application.

Penser aux malades ? Accepter la maladie ?

N'est-elle pas assez pénible cette vie ?

Pourquoi en rajouter ?

Il faut déjà vivre avec la pollution et le réchauffement climatique, les tours jumelles détruites par le fils Laden, la famine en Afrique, et tant encore...

Juste à côté de la chambre de Léa, il y a un adolescent. Quinze ans. Il a du bol lui, il a attrapé le truc du docteur H !

Là où il est malchanceux, c'est que sa famille,

son papa, sa maman, et tout le reste, envolé...
Personne. Dégun, comme on dit à Marseille.

Alors, il est tout seul. Toute la journée. Et les week-ends aussi.

Heureusement la major (celle qui dirige la bande des infirmières), tellement sympathique ma Jacky, elle l'embarque chaque fin de semaine chez elle, parce qu'avec la maladie du bon docteur H, le week-end tu as le droit de sortir.

Les parents ne peuvent pas venir, c'est beaucoup trop loin de chez eux, ils habitent après Toulon... Renseignement pris, en fait ils n'assument pas la maladie du fiston, ils souffrent trop les pauvres.

Moi aussi j'étais terrorisé par la maladie, mais je ne me donnais pas le choix, j'assumais. J'étais en guerre, transi de peur mais jamais devant elle. Pourtant, dehors, quand je promenais mon toutou, je tapissais la chaussée de mes larmes. Peut-être allait-elle mourir et moi ensuite de chagrin, mais pas aussi vite qu'une tape sur l'épaule.

Non Professeur, même grand et vénéré, j'avais décidé, ce 18 juin, de ne pas te croire.

On était jeunes

Il faut reconnaître que deux mois avant, cela avait mal commencé.

Très mal même.

Des ganglions partout au niveau du cou formaient des bosses, montagnes russes de chaque côté, des épaules aux oreilles. Promenade de médecin en médecin. Surtout des homéopathes. Tu parles du bon choix ! On n'était pas très aidés. Le père de ma fiancée était un spécial, témoin de Jéhovah le bougre.

Je ne savais pas moi que l'Éternel avait eu des témoins...

Je pense qu'ils ont dû trop le voir tellement ils en sont tout aveuglés.

Trop de lumière nuit parfois, regarde le type libéré de ses chaînes quand il sort de la caverne du Grec, il ne voit déjà plus rien à cause de la simple clarté du jour, alors tu imagines s'il avait vu Dieu ?

Question aveuglement, le père de ma chérie était grand spécialiste. Homéopathie ! Homéopathie ! Il n'avait que ce mot à la bouche. Oui, mais, pardon monsieur, elle a quand même beaucoup de ganglions ma fiancée, c'est bizarre, je suis jeune, je n'ai pas d'expérience, mais enfin...

« Pissenlits, navets, fruits crus et tout ira mieux ! Décharges de toxines dues à un excès de rations industrielles, voilà tout. ».

Alors, nous allions à l'adresse indiquée, et nous repartions avec des tonnes de granules. Nous étions jeunes.

Le dernier toubib en date oeuvrait au boulevard

Périer.

Tout persuadé d'avoir raison, il nous fournissait des granules par centaines, à prendre à des heures impossibles, le genre de traitement que l'on a envie d'abandonner au bout du premier jour.

En tout cas, au boulevard Périer, les ganglions ne lui donnaient pas le bourdon, et ne le motivait pas à nous prescrire de la pénicilline.

« Antibiotiques ? Tu plaisantes, poison mortel ça ! comme les anti-inflammatoires d'ailleurs, mais non mes enfants, quelques petites granules et je vais vous arranger tout ça moi. »

De visite en visite, la situation ne s'améliorait pas, mais il ne changeait que la posologie jamais la méthode.

Nous avons trouvé finalement le moyen de le convaincre. J'ai pu apprécier les limites de sa patience lorsque ma chérie est arrivée avec un flegmon énorme dans la gorge. Il a fini, bon prince, par nous donner un peu de poison chimique.

Je l'ai chaleureusement remercié. Je sais l'effort que cela dut représenter pour lui...

Mais ce jour-là, j'ai aussi brutalement décidé de passer à l'allopathie en allant voir un spécialiste de la sphère O.R.L.

Le bon docteur Claude.

Son cabinet était en centre-ville, il le partageait avec son géniteur. Le genre spécialiste de père en fils.

ORL & fils nous reçut très gentiment.

Il avait l'air normal, l'ambiance fleurait bon la méthode à l'ancienne, stéthoscope, petite lampe frontale, panoplie d'antibiotiques et d'anti-inflammatoires... Ouf...

Sauf que...

À peine ma souffrante ouvrait la bouche que le médecin virait au pâle... Aïe aïe.... Je ne sentais plus du tout le diagnostic. La boule au ventre que je me traînais depuis quelques semaines se transformait brutalement en roche genre granit...

Il recula avec un petit sourire mièvre qui se voulait rassurant, et nous demanda de l'excuser une seconde en sortant de la pièce.

Je me disais que c'était si grave qu'il était allé pleurer dans la pièce à côté, ou vomir peut-être...

J'entendais mon cœur battre dans mes tympans à un rythme qui n'était pas formidable.

Finalement le revoilà, mais accompagné cette fois. Le bon docteur Claude et son pater familias enlevé de sa consultation d'à côté.

Pas trop bon signe tout ça...

« Vous permettez, mademoiselle, que je fasse voir votre gorge à mon père ? »

Le chef de famille jette un œil sur l'objet du crime, et confirme d'un triste hochement de tête. C'est bien mon fils, tu avais bien diagnostiqué dit son regard entendu. Ils échangent quelques mots techniques que je ne comprends pas car je n'avais pas encore fait mon internat à l'époque,

et le patriarche sort de la pièce.

Là nous ne sommes plus du tout rassurés.

On a compris d'un coup d'un seul, qu'il fallait oublier angine blanche, vacances en Normandie, et que les granules d'eau filtrée c'était un mignon traitement.

Là ça allait être sérieux.

Meurtris, nous attendions le verdict.

La douce voix du docteur Claude en second déployait de considérables efforts pour être rassurante, le programme des réjouissances annoncées l'était moins.

« Bien, avant toute chose, nous allons prévoir une ponction d'un ganglion que nous soumettrons ensuite à l'analyse.

Ne vous inquiétez pas, il n'y a pas d'urgence, disons... dans 3 jours ? »

Ah oui...

Bon d'accord.

Merci docteur.

Au revoir et à mardi alors.

L'escalier

Entre cette consultation et la fête aux ganglions il y avait le week-end.

Nous sommes partis en voiture sur les routes du Vaucluse, sans but précis autre que rouler et s'éloigner le plus loin et le plus vite possible de cette prise de conscience.

S'il vous plait mon Dieu, on est trop jeunes, s'il vous plait mon Dieu.... C'est fou comme dans ces moments-là, on se met à prier Celui auquel on ne croyait pas tant que ça l'heure d'avant, Cet absent qu'on voudrait illico présent.

Je roulais. Ce mois de mai était estival. Nous étions entre L'Isle-sur-la-Sorgue et Pernes-les-Fontaines, l'air était vraiment doux. Pas comme les nouvelles.

C'est étrange comme cette beauté dans laquelle nous nous déplaçons si souvent sans la voir, devient dans l'intensité de certaines situations, indispensable et insupportable aussi.

Insupportable notre relative présence à elle.

La brièveté de notre passage.

L'air si doux devient brûlant, car nous le sentons maintenant brutalement si éphémère. On a beau s'en emplir les poumons, tout ce qui entre ressort inexorablement. On ne retient rien.

À jamais perdu l'insouciance enfantine dont nous sortions à peine.

Les virages s'enchaînaient, conduire m'a toujours calmé. Je la couvais du regard toutes les deux minutes comme un père mort d'inquiétude. Elle dormait et je prenais conscience que ces

derniers temps elle dormait tout de même plus que la normale.

Trois ans que nous formions un couple. Trois ans, déjà ou à peine, depuis cette nuit blanche sous les arbres du Tholonet où je recevais cet amour, ce premier amour, premier grand amour. Cette nuit du 13 juillet où je chuchotais à ton oreille, n'osant pas clamer trop fort, le seul poème que j'avais appris par cœur. Par cœur pour toi.

Nos vies s'étaient croisées six mois avant ce murmure, ce jour où tu vins vers moi au bras de mon meilleur ami Charly. Ton air amusé, ta joie de vivre, ton regard si bleu, si profond, tout m'emportait à mon insu dès cette première rencontre. Six mois que j'étais à tes côtés sans voir ce qui pouvait crever les yeux les plus clos. Six mois à te respirer, à laisser naître cet amour, six mois à colérer de te voir si mal assortie avec mon Charly qui te trompait à la moindre occasion. Jusqu'à ce soir d'été. À Aix, où vous étiez descendus chez Anne-Marie qui vous avait prêté la maison du chemin de Bibenus.

Ce soir où il te confia à moi pour un week-end, prétextant un rendez-vous de travail sur la Côte, à moi l'ami qui savait qu'il allait vers une autre.

Ce soir où je lui devais de te distraire, ce soir où tout bascula dans la salle voûtée du restaurant grec de la rue des Cordeliers.

Nous parlions, parlions, je t'écoutais, si drôle, si fantasque, si artiste. Cela me prit comme ça, dans la poitrine, infarctus d'amour. Une douleur

terrible. L'étreinte si forte, que je ne pouvais plus parler. Plus respirer. Je n'entendais plus tes mots, j'étais dans tes lèvres, dans tes yeux, tu parlais, parlais, je n'entendais plus rien. Pris dans cette bourrasque qui emportait mon cœur. Je conservais figé un sourire mièvre, tu ne te rendais même pas compte de cette tempête qui m'étreignait. Je m'ouvrais enfin à ce que mes yeux ne voulaient pas voir depuis des mois. Me submergeait là cet amour enfermé depuis six mois, si fort que j'ai cru en mourir.

Nous sommes partis ensuite vers Vauvenargues, un bal de village se tenait là bas... Mon cœur battait dans tous les sens... Ma main sur le pommeau de vitesse effleurait la tienne ou bien ta jambe, j'en sentais la chaleur qui m'appelait si douloureusement, l'amour criait pour m'emporter... Soir d'été, air chaud et doux d'un soir d'été, air chaud et doux qui caresse mes joues frémissantes de l'amour de l'aimée enfin trouvée... Soir d'été... Jusqu'à ce que nous arrivions sur cette allée d'arbres sur la route du Tholonet... Tard...Tard dans la nuit, je ne sais plus quand, ne compte pas le temps qui ne compte plus... Des mots, des mots, enlacés les uns aux autres tentant piteusement d'enlacer l'amour naissant... Je t'avais enfin trouvée mon amour, enfin trouvée... Mais je ne pouvais te le dire encore... Tout en retenue... Je ne pouvais que chuchoter, te chuchoter mes mots au creux de ton oreille, humant au voyage tous tes parfums, sentant au loin, pourtant si proche, ton

cou sur lequel je soufflais la brise de mon cœur, effluves des parfums d'une peau enfin trouvée, la nuit s'écoulait, le vent passait doucement dans les arbres, je n'y arrivais pas, arrivais pas à trouver la force de poser un baiser, un seul au moins, sur tes lèvres décidées, ici et maintenant miennes pour l'éternité.

J'ai eu très peur aussi, de toi, de l'autre, même infidèle qui était mon ami, j'étais pris par l'effroi de trahir, de mentir, mais l'amour l'emportait, il était si fort ce premier amour mon amour, je n'étais rien face à lui, il m'emportait, comme m'emportait ton rire, ta force, amazone, toi si belle, si jeune, si fraîche, mon aimée pour toujours...

Trois années sont passées depuis cette route initiatique du Tholonet.

Juste après nous sommes partis sur ce chemin des Alpilles que je voulais te donner immédiatement, que je souhaitais sans attendre témoin de notre amour. Sur ce chemin, tu te dénudas, te donnant au soleil pendant notre marche. Entre les genêts, comme si c'était la chose la plus naturelle au monde, voir ta poitrine si jeune caressée par tes cheveux à chaque vibration de tes pas, me mit dans un état quasi religieux, je n'osais plus parler, à peine te regarder, toi, si naturellement nue dans la nature, qui riait de ma gêne.

Trois années sont passées depuis ce chemin de l'amour naissant, de l'insouciance de notre jeunesse et de la beauté de nos sentiments, de

nos premiers baisers, emplis de l'un et de l'autre, premiers beaux doux et chauds baisers de vie.

Maintenant je glissais dans cette campagne si belle au printemps, dans toute cette vie en mouvement qui ignorait ma réalité, qui se moquait totalement de ce qui nous arrivait et qui m'envahissait entièrement.

Le temps ne s'écoulait plus. Il n'était plus qu'un espace entre le docteur Claude à son cabinet et le verdict qui s'ensuivra inexorablement après la ponction.

Insupportable attente. L'ennemi est déclaré, mais on ne connaît pas sa face.

Je découvris son sale visage dans l'escalier. Cet escalier que je descendais à l'hôpital Saint Joseph, où je venais à peine de la quitter, elle, sagement dans son lit après la ponction. Si calme, petite malade docile et bonne, patiente et pas si inquiète que cela, contrairement à moi.

Il ne faut jamais descendre un escalier, prenez l'ascenseur plutôt. Montez à pied, descendez en ascenseur. Conseil d'ami.

Ce n'est jamais très bon les descentes.

La légende fait dire à un vieux rabbin ; quand tu croises, deux chemins, un qui descend et un qui monte, prends toujours celui qui monte, au moins tu ne risques pas de tomber...

Je ne le connaissais pas encore ce vieux rabbin à l'époque et j'empruntais l'escalier sans vergogne. J'avais rendez-vous avec ce verdict qui allait

transformer ma vie et celle de mon aimée.
Montait le bon docteur Claude à cet instant précis.

Dans ce lieu inconfortable où souvent les jambes ne sont pas au même niveau, il me dit entre deux mauvaises marches que les nouvelles n'étaient pas bonnes. Pas bonnes...

Se rendant compte au ton de ma voix qui le pressait de questions, mon intonation étant devenue brusquement pathétique, dissonante et aiguë par l'angoisse, qu'il aurait peut-être dû être plus mesuré avec un jeune homme de 25 ans en pleine descente.

Le voilà qui maintenant tempère ses propos.
Grave oui, mais pas tant que cela, et puis, et puis....

Et puis moi je n'entends plus rien. Plus rien du tout. Un brouillard a envahi mon cerveau afin qu'il ne meure pas d'inquiétude.

Ce que je craignais inconsciemment devenait réalité.

Le bon docteur tentait bien de me calmer, mais je ne voyais plus que le mouvement de ses lèvres, je n'avais plus le son.

Je me mis à descendre ce maudit escalier en courant.

Vite, loin, loin de toi Claude, toi et ta dégringolade...

loin des mauvais ganglions....

Loin de cet hôpital...

Il fallut ensuite annoncer les résultats à mon aimée.

Nous nous revîmes avec le docteur après l'hôpital, pour bâtir une stratégie.

En 1984, on était plutôt du genre, on balance tout au proche vite fait, mais on ne dit rien au malade, en tout cas le moins possible.

C'était comme ça. Aujourd'hui c'est différent, on dit presque tout, mais on parle souvent à tort et à travers.

Les médecins sont aussi des hommes malgré eux...

Pour ne pas employer le mot qui fait peur....

Très peur... A cette époque beaucoup plus peur qu'aujourd'hui, même si aujourd'hui il fait encore son effet.

Pour ne pas évoquer ce mot, nous décidions de lui dire qu'elle avait une maladie dont j'ai oublié le nom, puisqu'elle ne comptait pas, grave certes, mais qui se soignait si bien qu'elle n'effrayait personne.

Malgré tout, même si elle n'était pas de ce nom imprononçable, il fallait aller tout de même au centre anti-mot qu'on ne dit pas. Evidemment...

Au centre Paoli Calmette dans le service du Professeur Corbières, le meilleur dans son domaine, on ne savait pas encore qu'il tapait sur l'épaule des proches pour les rassurer et leur donner du courage... Il va te guérir tout ça en moins de deux.

Elle l'a cru. Drôlement même. Déjà, il y avait un nom sur l'inconnu. Un nom d'emprunt, mais tout

de même un nom.

C'est toujours mieux que des granules avec rien dedans pour soigner on ne sait quoi.

La situation ne devait pas être assez difficile, alors nous avons eu beaucoup d'aides extérieures pour nous la compliquer un peu plus. C'est à cette époque que sont intervenus les acteurs-géniteurs de mon aimée. Évidemment, j'avais tenu au courant le papa et la maman, qui vivaient séparés tous deux à Paris. Jusque-là, aucun n'avait fait le déplacement, je les informais de l'évolution de la situation par téléphone. La petite stratégie avait été bien détaillée avec eux. C'était sans compter sur le désir absolu de vérité du papa, témoin du Grand J et adepte des granules, qui tentait, malgré le verdict, de continuer à me convertir à cette thérapie essentielle, m'expliquant que le centre antitruc ne pouvait pas soigner, mais seulement détruire. Il faut dire à sa décharge, que son appartenance sectaire ne l'aidait pas trop concernant l'objectivité de son jugement. En même temps, je ne m'étais pas assez méfié. Ces braves types courageux qui essayaient de vendre leur abonnement le dimanche matin en porte-à-porte, qu'il neige ou qu'il vente, je les connaissais seulement devant le perron. J'avais bien vu qu'ils étaient pugnaces, parce qu'ils avaient toujours un bon argument à m'opposer. J'admirais leurs techniques commerciales et me disais qu'ils ne devaient pas vendre leur camelote facilement

mais qu'ils étaient bien formés les bougres.

Quand j'appris que le papa en faisait partie, il m'eût fallu faire plus attention, mais je suis du genre assez naïf.

Nous étions allés la veille de ce week-end chez ma mère. Assez abattus par la nouvelle et le programme des réjouissances, nous étions relativement amorphes. En tout cas aucun projet de fête foraine, boîte de nuit ou autres toboggans aquatiques adaptés à notre jeunesse. Le papa appela pour nous mettre un peu d'ambiance.

En quelques secondes, il se fit un devoir de rétablir la vérité, nommant le mal avec son nom d'origine, celui qui en 1984 donnait une grande claque au moral.

Ma chérie écouta, pleura, hurla d'angoisse, et décida avant d'envisager la défenestration, de contrôler la résistance de sa ravissante tête sur la baie vitrée de l'appartement. Ce qui nous contraria beaucoup, et pas seulement pour les taches de sang.

Juste par téléphone en deux minutes. Bonne méthode. Je la recommande aux pervers ou aux adeptes de la secte de l'escalier.

Surtout pour descendre. Tout en bas.

Nous avons dû encore fuir.

Nous étions de nouveau une veille de week-end, l'entrée au centre était prévue pour le mardi suivant.

Un nouveau temps entre une épreuve et l'autre.

Un temps sans rien. Nous sommes d'abord allés à Arles. Dans un hôtel où la chambre en rez-de-chaussée était affreusement sombre. J'ai toujours détesté les pièces sans lumière.

Je décidais après cette nuit horrible de retourner à Marseille où je louais une chambre bien au-dessus de nos moyens à l'hôtel Sofitel avec vue sur le Vieux-Port. Une vue bien dégagée. Enfin un semblant d'horizon...

Nous attendrions là, le temps de nouveau suspendu, surtout à l'abri des appels téléphoniques, le rendez-vous avec la suite.

Et quelle suite ...

Nous sommes entrés dans cet affreux bâtiment bleu dans le service du Professeur Corbieres, le 18 juin 1984. 40 ans après nous étions à nouveau en guerre.

Dès notre arrivée, on attaqua fort.

La chimio version 1984, était la même, mais extraordinairement plus forte et atrocement plus abominable que celle servie aujourd'hui.

Comme antivomitif, nous avons juste la bouteille de Pimprenelle et basta. Bassine douze heures sur vingt-quatre. Boyau à l'envers et le reste.

Pour parfaire le tableau, le non-H ne se contentait plus d'avoir bastonné la moelle osseuse. Entre le moment du verdict la semaine précédente et la rentrée au club, il avait aussi décidé d'enflammer son sang.

Ses globules blancs étaient passés à vingt mille, dans le genre tous pourris et malins comme des

singes trop laids.

Verdict abominable. Le professeur s'obstinait à vouloir avoir raison.

Une semaine de chimio. Je ne savais plus ce qui nous arrivait. Je dormais là-bas toutes les nuits sur un fauteuil formidable du genre brise dos, mais pas question de quitter ma chérie. C'était notre maison. Je ne partais que quelques heures tous les jours pour me laver, me changer ou sortir notre toutou.

Ça devait être un produit pas vraiment léger parce que tous les jours nous voyions descendre sa formule sanguine. Vingt mille blancs....., douze mille....., huit mille....., trois mille....., mille cinq cents....., sept cents....., vingt-cinq....., zéro...

« Heu zéro ? Docteur c'est bien normal ça zéro ? »

« Pas d'inquiétude. Tout est normal... Il faut simplement attendre que maintenant que tout est détruit... Heu non soigné... Que cela se re-fabrique... Si à l'analyse ensuite, il n'y a plus de cellules cancéreuses, on appelle cela une rémission. Mais il ne faudra pas s'y fier... Quinze jours après nous recommencerons deux autres cycles d'une semaine intensive et à la troisième rémission si tout se passe bien, nous pourrons envisager une allo-greffe ou une autogreffe. »

Heu oui... Du genre ?

L'allo, c'est la greffe de moelle d'un donneur, frère ou sœur, et sœur il y avait, l'autogreffe, c'est sa propre moelle prélevée et traitée que l'on réinjecterait ensuite. Ouf.

Expiation

Aujourd'hui c'est Yom Kippour. Le jour de l'expiation.

Pour les non-initiés, c'est tenter d'obtenir la décision divine de suspendre le jugement de nos mauvaises actions.

Mon fils Jean-Charles, 17 ans, a décidé depuis 3 ans de jeûner. La première année, j'ai pris ça pour une fantaisie destinée à sauter un jour de cours. L'année dernière, j'ai pensé qu'il avait apprécié cette fête communautaire et que l'appartenance à cette tribu le rassurait. Cette année, je me dis qu'il va finir par se faire circoncire.

Il ne me ressemble pas du tout physiquement, mais c'est un emmerdeur dans mon genre.

Je passe des heures à discuter avec lui pour le convaincre des vertus du travail, il ne cesse de m'opposer que l'effort ne l'intéresse pas du tout, et qu'il ne s'en fait pas pour l'avenir.

Quelle tête dure !

En plus, il a des arguments, le coquin.

Du genre, « tu as vu la société actuelle ? »

« Ben quoi, la société ? ... »

Ah oui, le réchauffement, les attentats ? Les guerres, les famines, l'effondrement bancaire et boursier, la pénurie en eau, j'en passe et des meilleures.

Oui, bon. Soit. Mais il faut travailler tout de même !

Le travail, ça ouvre à la liberté, celle de choisir son métier, sa vie.

« La liberté ? Mais de quoi ? De consommer ?

D'être enchaîné par un système ? Et puis toi... ! TOI... ! Tu ne travailles pas toi... ! Regardes comment tu t'en sors bien ! En plus, t'as même pas ton Bac ! Alors de quoi me parles-tu ?»

« Heu... Oui... Bon... Mais moi, ce n'est pas pareil... et puis l'époque n'était pas la même... Et puis mon père m'a aidé... Et puis, justement, j'ai regretté de n'avoir rien foutu et de ne pas avoir fait les études que j'aurais souhaitées... Ensuite, je n'ai pas vraiment choisi le métier que je voulais faire... et puis, et puis..., merde ! »

C'est là que je sors l'argument formidable...

« Ce n'est pas toi, du haut de tes 17 ans, qui vas m'apprendre la vie non... ? Tu peux pas faire confiance à mes 50 ans ? » Génial...

Il faut dire que nous sommes du genre pugnace dans la famille.

Je suis petit-fils de déportés au camp de vacances d'Auschwitz-Birkenau, d'où Rachel et Ichoua ne sont pas revenus tellement ils l'ont aimé, et pour ma part maternelle, d'émigrés de l'Émilie Romagne fuyant l'Italie fasciste, Giuseppe venant de Bologne et Delma de Forli. Avec cet héritage, on a une vision plus lucide de la société dans laquelle on arrive.

Mon fils, Jean-Charles, depuis son élan mystique, a hérité de l'honneur de porter le châle de prière de mon grand-père Ichoua.

C'est le genre d'héritage qui n'arrive normalement pas, puisqu'un juif est en principe enterré avec. Mais comme les nazis ont décidé qu'il n'aurait pas de tombe, tout ne fut pas

perdu pour tout le monde...

Mon grand-père aurait dû se méfier dès sa naissance. Déjà dans son prénom, Ichoua, il y avait les prémices de la catastrophe.

Cette année 1984, J'ai l'impression que ça recommence, encore une Shoah, mais cette fois-ci plus personnalisée.

Je portais en moi celle de mes ancêtres et j'assiste impuissant à celle de ma chérie, ma moitié, ma femme, mon enfant abandonnée. Vraiment pas aidée par sa famille de sang...

Après la troisième chimiothérapie et une vraie rémission, se posa le problème de la greffe.

Le Professeur Corbières nous expliqua qu'il fallait en priorité envisager l'allogreffe, plus sûre, car dans son malheur elle avait la chance d'avoir une sœur. France était son nom.

Elle était là d'ailleurs. Elle était venue avec son amie Marysol et habitait chez nous pendant que j'étais à l'hôpital, me remplaçant parfois, mais le moins possible, car elle s'évertuait à amener des crudités, convaincue que la survie de ma chérie passait par là. Sauf qu'en aplasie médullaire, sans défense immunitaire, le moindre aliment cru peut vous tuer.

France aussi était du genre têtue.

Le Professeur et l'ensemble du service l'avaient carrément prise en grippe, mais la ménageaient compte tenu de la greffe qui pouvait être envisagée.

Le jour où cette délicieuse France nous avisa

qu'il n'était même pas question de lui faire une prise de sang pour vérifier la compatibilité de sa moelle osseuse, car elle était philosophiquement et farouchement contre, nous l'avons jetée dehors.

Nous aussi nous sommes devenus contre...
Contre elle.

On aurait pu presque penser que le destin s'acharnait sur nous. Mais je restais férocement positif.

On s'en passera de ta moelle pourrie jusqu'à la moelle, France !

Bon allez, que nous reste-t-il ? L'autogreffe ?

Autogreffons vite s'il vous plaît, vite pour retourner à une vie normale, notre jeunesse ne va pas attendre indéfiniment au-dehors.

La date fut programmée pour fin novembre.

Je n'ai jamais trop aimé ce mois pas très lumineux, mais le Professeur n'était pas du genre avec qui l'on pouvait négocier.

Mieux, comme nous avons largement dépassé les trois semaines de survie programmée, puisque nous étions à plus de quatre mois, il était devenu subitement amnésique. Maintenant c'était du genre, ne rêve pas trop mon gaillard, même si comme tu peux le constater, je sais faire quand même des miracles. Mon ange avait tellement l'air de l'adorer son Professeur, le considérant comme son sauveur, que j'avais décidé de le vénérer moi aussi.

Nous étions en pleine bataille, et dans la bataille, on ne pense pas.

Fin novembre, retour au centre qui fait peur. Les malades que nous croisons dans les couloirs n'avaient pas le profil à nous mettre d'humeur badine. Surtout celui opéré à la gorge, et qui fumait par sa trachéotomie dans l'ascenseur. Aujourd'hui où l'on ne peut plus fumer au bar, on a du mal à imaginer qu'en 1984 on clopait dans les couloirs de l'hôpital.

Un mois avant notre entrée pour la première autogreffe, on avait prélevé à ma chérie, sous anesthésie générale, sa propre moelle osseuse ponctionnée dans les os des fesses et des hanches, en lui faisant une centaine de trous à la seringue.

Cette moelle, conservée ensuite, est réinjectée dans les veines quelques jours après une mortelle chimio du genre venin de mante religieuse. Une fois transfusée, si on te réinjecte pas ta moelle traitée et stockée dans l'azote, tu meurs, et pas de rire.

Sauf qu'à cette étape, on entrait dans un monde inconnu.

Chaque cas étant différent, le temps que la moelle retrouve son chemin miraculeusement, et se décide à remettre en marche l'usine de fabrication des globules et autres substances essentielles, durait plus ou moins longtemps suivant les individus.

Pour ne pas s'ennuyer, il fallait s'employer à ne

pas mourir. Au centre qui fait peur, ils avaient toute une batterie d'activités multiples pour nous occuper durant la journée.

D'abord, on testait tous les antibiotiques disponibles sur le marché par ordre croissant, du plus gentil au plus méchant. Ensuite, comme si cela ne suffisait pas, on perfusait l'anti-champignons (antifongique), champignons qu'avaient fait pousser par milliers les antibiotiques.

Il faut prendre quelques instants pour évoquer cette délicate attention qui n'a rien à voir avec la cueillette en forêt.

Les antibiotiques et l'aplasie médullaire transforment l'intégralité du système digestif en plaie de bas en haut.

Le médicament antifongique à cette époque n'existait qu'en perfusion et provoquait des effets secondaires absolument convaincants. Une intense chaleur corporelle, avec fièvres à quarante et un degrés et des convulsions si impressionnantes qu'il fallait parfois attacher ma malade.

Effet garanti.

Comme nous avons pu en goûter, la perspective de cette chimio, plus puissante encore que les précédentes, nous laissait augurer un beau programme.

Effectivement nous n'avons pas été déçus.

Cette première autogreffe a été longue. Dure. Épouvantable. Tellement, que je ne peux, aujourd'hui encore, trouver les mots adéquats.

Je comprends avec le recul, ce qu'ont dû ressentir les déportés survivants à leur retour des camps de concentration.

Même si familles, amis, ou société n'ont pas voulu les entendre, je comprends aussi leur impossibilité à dire.

Il est des situations vécues, tellement éloignées de l'humain que nous ne pouvons les exprimer. Même s'il le faut bien.

Au-delà de la souffrance qui renaît un peu lorsqu'on en parle, on sait bien que certaines expériences sont intransmissibles.

Cette souffrance à laquelle j'ai assisté est de celle-là.

Le temps s'écoulait et il n'existait pas. Seulement des jours et des nuits qui se compilaient. L'angoisse de l'attente, de cette course contre la montre entre l'infection et la remise en route de l'usine à globules.

Chaque jour passé n'était qu'un jour gagné sur la mort annoncée.

C'était long, encore plus long que nous le redoutions. Si long qu'à Noël nous étions encore dans la chambre. Seuls.

Son père ne se manifestait qu'au téléphone, ce qui était encore trop, et sa mère était au ski, ne pouvant évidemment se désister d'une semaine préétablie dans un appartement en multi propriété. Le temps, l'épreuve, permettent parfois d'accepter les faiblesses de chacun.

Nous étions encore dans cette chambre à Noël. Abandonnés par ceux du dehors en fête et au-

dedans par les globules aux abonnés absents. Deux jeunes gens et leurs décorations de Noël dans des couloirs froids, que la chaleur du personnel hospitalier avait du mal à réchauffer. Puis nos petits globules ont fini par renaître. Ô miracle de la création. Vivats ! Avec eux notre gaîté, nos remerciements...

Merci ! Merci !! Merci !!!

Le ciel derrière la fenêtre est réapparu avec ses promesses d'ivresse, de vent, de bulles et de fêtes.

Mazeltov !

J'aime et j'aime la vie.

Elle redevient belle. Oubliées les convulsions, les fièvres, les litres d'antibiotiques et de transfusions blanches ou rouges ! Oubliée l'infirmière de nuit qui nous faisait trembler, la méchante qui faisait la gueule quand on l'appelait... Oubliées les mauvaises nouvelles... l'horizon s'étalait avec au moins trois mois de répit, peut-être quatre, car la deuxième autogreffe ne pouvait être pratiquée avant.

Tout ce temps , une éternité ! Tous ces chers mois sans le service de l'hôpital au nom qui fait peur. Sans la façade d'un bleu sinistre, le fumeur invétéré, les nuits blanches sur le fauteuil tordu. La vie nous appelle au-dehors. Nous nous y précipitons.

Faiblement, mon bébé, ma tendre enfant, mon oiseau sans plumes, tête nue, enturbannée, amaigrie, délicate et fragile, mais en vie !

Au-dehors notre petite maison du Roucas-Blanc,
notre petit jardin aux figuiers, au prunier, au
printemps qui viendrait bientôt, tout était beau,
magnifique, enchanteur.
Mirabelles jaunes et sucrées.

L'union

Quand nous sommes rentrés de cette première autogreffe, la vie nous a fait son coup de « tout va bien », « tout est normal. »

C'était bien.

Ma Léa se reposait et avait l'air de se reprendre. Son absence de cheveux semblait plus la tracasser que le reste. Je ne me rendais pas compte qu'elle y tenait tellement à sa tignasse. Pour nous, les hommes, on se dit que la vie c'est mieux que les cheveux, même si parfois elle est un peu tirée avec, mais pas les femmes. J'aurai dû m'y préparer. Être plus attentif quand elle allait chez son coiffeur, Francis Lambert de Paris, l'opérateur de l'époque. Elle debout, pliée en deux, ses cheveux lâchés devant comme des lianes. Sa magnifique chevelure dans cette attitude si vulnérable, si féminine. Souple et féline. Ma lionne affaiblie.

Malheureusement, le temps cette fois n'avait pas décidé de s'arrêter et se rapprochait dangereusement la réalité de la deuxième autogreffe, vu que le Kapo avait dit qu'il en fallait deux. Normal la première ne me l'avait pas tuée, il fallait retenter le coup.

Sauf que, d'un tempérament assez phobique, mais aussi relativement intuitif et, sans aucun doute, complètement dingue, montait en moi une pensée obsédante et constante : « non, il ne faut pas la faire. » Bien entendu, je la gardais pour moi, mais elle s'amplifiait jour après jour.

Obsession.

Au feu rouge, au restaurant, à la maison, au

bureau, j'étais hanté. « Non il ne faut pas la faire. »

À tel point que je décidais d'un rendez-vous avec le grand professeur ! Mon cher tapoteur d'épaule ne pouvait pas être un mauvais gars, il me comprendrait, il réviserait ses options, je saurais le convaincre...

Me voilà dans son bureau.

« Heu... Pardon de vous demander ça... Je ne voudrais pas vous déranger..... Mais je me disais, si des fois, on ne sait jamais n'est-ce pas ? Qui ne demande rien n'a rien, et puis au fond... »

Ça ne l'a pas fait rire du tout.

Il avait l'air même vraiment en colère.

Ma jeunesse et la situation ne l'ont pas plus attendri.

« Dis donc tu te crois où mon gars ? À la rue Tapis vert ? Au souk ? Tu crois qu'on discute avec le protocole ? Qu'on négocie avec moi ? Allez sort mon garçon et ne me déranges plus ! »

Je suis reparti du bureau du Maître, vaincu, honteux. Un pauvre type face à son destin. Un abruti qui pensait qu'il pouvait négocier alors qu'il ne sait rien ! Rien de rien. Pardon Professeur...

Nous y sommes allé.

Nous étions en mai 1985.

Ce ne fut pas facile. Bien entendu, il y eut toutes les complications possibles, mais comme si la moelle retrouvait cette fois-ci mieux son chemin, tout est allé plus vite qu'à la première

autogreffe.

Bingo !

Nous étions sortis au début de l'été.

Nous allions pouvoir enfin dévorer la vie ! Nous avons de nouveau un avenir possible ! Une suite !

Marions-nous !!!

Une nuit à l'hôpital, j'avais rêvé notre mariage. Un samedi 7 septembre.

À mon réveil, je m'étais précipité sur le calendrier de la salle des infirmières, je le feuilletais, le 7 septembre 1985 était bien un samedi !

Aussitôt dit aussitôt fait !

Nous nous sommes mariés sur un bateau ancré dans le port de Marseille juste sous le fort Saint Jean. Un bateau qui ne voyageait plus que des effluves de son passé.

Une fête formidable. Nos amis, la famille. Ivresse aux nouveau-nés revenus de l'horreur ! Adieu à tout jamais vaisseau bleu, centre anti-mot qui ne me fait même plus peur tellement on t'a vaincu ! Ensuite, San-Remo, Venise, Ibiza, La Californie... Un voyage de noces de cinq semaines ! La vie est belle, merveilleuse, magnifique!!!!

Dans la foulée, dès notre retour, j'achetais un immense local en plein centre de la ville que je transformais en loft. Il y avait huit mètres sous plafond, je créais un étage. C'était beau, c'était moderne, c'était notre première vraie maison à nous.

Nous emménageâmes début 1986 protégés par la Bonne Mère que l'on voyait briller depuis notre

terrasse. Je n'avais pas assez prêté attention au fait qu'elle nous tournait le dos, sa face vers la mer, tout à son travail de protection des pêcheurs.

Rage de construire qui nous porte toujours en avant !

Au plan hématologique, les examens étaient bons. L'enfer semblait derrière nous.

Une autre épreuve pourtant pointait son sale bout de nez.

L'examen biologique hépatique faisait apparaître une anomalie.

Encore une maladie pas encore découverte, une connue aurait été trop facile.

Pour ne pas nous effrayer, comme pour l'autre, on lui avait donné un nom d'emprunt.

Hépatite médicamenteuse.

Ensuite, vu que la chose avait l'air de s'installer dans la durée, on nous a dit alors son vrai faux nom : hépatite non A non B.

Ce n'est que trois ans après, en 1989 exactement, que le Professeur Choo lui avait trouvé un nom à la charmante...

C, bien sûr.

À l'époque, on ne connaissait que les conséquences de cette maladie, on n'avait pas encore démontré son origine virale.

Le pronostic des dégâts entamés n'était pas franchement génial. Cirrhose ou cancer du foie, mais peut-être rien aussi, en tout cas, à part la cortisone, aucun médicament au programme de guérison.

Pire, à partir de maintenant il fallait faire plutôt attention aux médicaments, vu qu'ils sont assimilés par le foie et que l'organe, justement, n'a plus trop envie d'assimiler. Il serait du genre à se détruire tout seul dans son coin pour nous apprendre à l'avoir gavé de tout ce bastringue et de ces tonnes de sang de n'importe qui...

En 1985, il valait mieux éviter les centres de transfusions sanguines, mais nous, en plein dedans, nous ne le savions pas encore.

A cette époque, j'étais en pleine forme.

On ne s'était pas fait avoir par le truc que n'avait pas encore découvert le bon docteur Hodgkin on allait pas se faire laminer par un petit virus qui n'avait même pas de nom !

Et puis j'étais devenu grand spécialiste du miracle depuis que j'avais transcendé le pronostic du secoueur d'épaule, alors comme disent les jeunes, même pas peur !

Étrange vie.

Mon fils me questionne sur son devoir de philo :
« Est-on maître de ses pensées ? »

J'essaye de le mettre sur la voie, même si je sais qu'on ne peut mettre personne sur la Voie.

Encore moins son fils.

Je gesticule, tempête, râle, colère, rien n'y fait.

Il est fâché maintenant. Il en a marre que je ne lui donne pas les réponses. Alors, j'écris une page pour lui où je trace les idées qui me viennent en vrac sur cette question. Mais il ne la lit plus.

Il faut passer peut-être par l'affrontement, la souffrance née de l'incompréhension, pour se

construire.

C'est dur d'être père.

Injuste ou trop parfait, cela ne va jamais de
toute façon.

Chaos

Dans ces périodes, où l'on prend conscience de la brièveté de la vie, par la nature des situations vécues, ces moments si courts où nos mains sont jointes à l'être aimé, tout prend plus de sens, plus de force, d'intensité.

Les sentiments sont exacerbés, notre relation au monde change, tout devient plus beau ou plus laid, la tiédeur n'existe plus.

Nos sens aussi se décuplent.

Je devenais un guerrier au service de ma princesse, chevalier romantique. Je défaisais les obstacles et me croyais la force de dévorer le mur qui nous menaçait pierre par pierre, s'il eût fallu le faire. Pour elle, mais aussi pour la vie.

Mon intuition comme mon attention étaient au garde-à-vous, j'étais éveillé.

J'ai vite admis le principe qu'il fallait que je surveille le corps médical. Non pour son incompetence, mais simplement parce que la médecine est empirique, l'erreur humaine, et le médecin hospitalier beaucoup trop sollicité.

Je contrôlais chaque perfusion. Était-ce la bonne ? Le goutte-à-goutte n'était-il pas trop rapide ? N'avions-nous pas passé l'heure de la prise de sang ? Les plaquettes n'étaient-elles pas trop basses ?

Je devenais un interniste spécialiste d'un seul cas.

Les infirmières elles, étaient inconsciemment classifiées.

Les compétentes et celles qui ne l'étaient pas. Les gentilles et les méchantes, les indolentes et

les vives.

Il fallait s'adapter à chaque situation.

Mon instinct de survie veillait au grain. Je ne devais rien laisser passer. La moindre erreur pouvant être fatale, je frôlais les transes. Il est vrai que souvent cela n'a pas été inutile.

Ma souffrante avait déjà bien assez à faire en s'occupant à survivre, j'essayais de superviser le reste.

J'ai accepté sans hésitations ce rôle, même si parfois j'aurais bien changé la distribution et nettement amélioré le scénario. Mais je n'avais apparemment aucune influence sur la production. Aujourd'hui encore j'en ai des séquelles. Je dois être particulièrement difficile à vivre, pardon à vous tous que j'accompagne.

Dans cet état d'extrême concentration, on devient plus sensible aux signes.

A cette époque, j'en voyais partout.

Le temps est passé, j'ai vécu tellement de choses extraordinaires, je ne sais plus faire le tri maintenant entre ce qui pouvait être réalité et ce qui n'était qu'élucubration de mon esprit exalté.

Je ne me risquerai pas à tracer tous ces signes que je croyais recevoir du ciel et des anges qui nous protégeaient.

J'étais devenu brutalement et définitivement mystique.

Élevé pourtant dans une absence totale de foi par un père privé de ses parents par les nazis, et

une mère héritière de géniteurs communistes italiens ayant fuis le fascisme et la religion catholique apparentée à tord ou à raison, j'aurai du avoir un tout autre destin spirituel, et devenir ainsi assez farouchement opposé à l'idée de Dieu. La religion et toutes autres notions de transcendance ont été lors de mon éducation aux abonnés absents.

Mes parents, sans pour autant tomber dans un athéisme borné, me disaient que je choisirai plus tard librement ma voie... Tu parles comme on est libre.

La vie m'a rapidement orienté vers une spiritualité à géométries variables.

En fait, j'étais parti d'évènements étranges qui s'étaient succédés pendant cette période de ma vie, pour imaginer qu'il se passait autre chose que la réalité palpable et visible.

Du moins je le pensais et je ne suis pas loin de le croire encore.

Toute nouvelle rencontre, toute nouvelle aide, était interprétée comme venant d'un ange qui nous protégeait.

J'y croyais de plus en plus.

Ma chérie était plus réservée. On la comprend, accablée par son sort, elle n'avait pas trop envie de penser que la source de ses problèmes fût peut-être prédestinée.

Lorsqu'on souffre dans sa chair, c'est fou comme l'on devient plus terre-à-terre.

Je ne lui en voulais pas de son conformisme...

La prière devint mon quotidien. Je ne compte

plus les nombreuses lettres écrites à l'Éternel. Comme je savais qu'il ne me répondrait pas, je ne les postais pas. Néanmoins, il m'arrivait d'en mettre sous mon oreiller, le monde des songes pouvant ainsi peut-être mieux la lire et la lui transmettre.

« Mon Dieu viens à mon secours, renforce ma volonté, nourri ma ténacité, redonne-moi l'espoir. Je t'en prie ne me puni pas en m'enlevant Léa mon épouse, fais moi, fais nous, la grâce de sa guérison. J'en appelle à Ton Amour, Ta clémence. Reproduis le miracle de la Vie. Souffle ton énergie créatrice dans ses veines et cicatrise toutes ses plaies. Insuffle à son corps l'énergie cosmique suffisante pour chasser tous les maux qu'elle subit. Stimule nos forces pour nous faire dépasser ces épreuves trop longues, trop dures, porte-nous au-delà des difficultés en nous faisant franchir cette dernière marche si difficile à atteindre. Prends-nous de Ta main secourable. Cette prière, mon Dieu, pour que tous nos efforts n'aient pas été vains. Je t'en supplie, je t'implore, viens nous secourir. »

En réponse, l'analyse moins mauvaise que prévue, la rencontre fortuite agréable, nous faisaient oublier quelques minutes notre destin, tout était interprété.

Certains miracles ont pourtant vraiment eu lieu. Mais la maladie suivait imperturbablement son cours. Plus forte que Dieu, même plus forte que moi, c'est dire...

Je n'acceptais pas.

Est-ce ce refus qui l'a fait se battre plus que de raisonnable ?

Peut-être.

La médecine traditionnelle avouait-elle ses faiblesses ?

Qu'importe, nous irions vers les médecines parallèles.

Nous avons consulté magnétiseurs, médecins chinois énergétiques, professeurs de médecine bannis, crudivoristes, kousminiens, groupes de prières, j'en passe... Son état était trop faible pour le voyage aux Philippines et ses guérisseurs aux mains nues, sinon nous l'aurions tenté.

Son foie se dégradait de plus en plus. Ayant vu les avantages de la cirrhose, je déconseille farouchement aux adeptes du gin-tonic de s'adonner à leur passion. La suite ne vaut pas les bulles du départ.

Son ventre gonflait régulièrement des pertes d'ascite, du fait que l'artère portant les liquides au foie décompensait.

Nous finissions régulièrement dans le service de gastroentérologie de l'hôpital de la Conception, où elle était prise en charge depuis 1986.

Quand des liquides se trouvent en des endroits où ils n'ont rien à faire, au-delà de la gêne occasionnée, ils créent un risque d'infection grave, plus connu sous le nom de péritonite.

Le genre de complication que l'on fait après une appendicite mal soignée et qui risque juste de vous faire crever si l'on n'intervient pas tout de suite.

Cette chose, qui peut arriver seulement une fois dans une vie de quidam moyen laissant un souvenir impérissable, se passait une fois tous les deux mois chez ma chérie immuno- déficiente.

Dans le programme des délices, il y en a un qui a retenu toute mon attention et je le conseille aux amateurs d'émotions fortes.

Chez l'alcoolique, il s'appelle le delirium tremens, chez le cirrhotique d'origine hépatique, il a les mêmes caractéristiques, on évite juste d'utiliser le même nom.

Si j'ai tout compris-le corps médical me pardonnera mes lacunes car je n'ai pas révisé ce chapitre depuis longtemps-, c'est un excès d'ammoniaque dû au mauvais fonctionnement du parenchyme hépatique, et transporté au cerveau il produit de jolis dégâts sur les cellules neuronales.

L'effet n'est pas terrible. Pas drôle du tout quand elle se lève la nuit pour faire pipi et qu'elle se dirige vers le mur, se cogne, recule et recommence, tant qu'on ne l'arrête pas.

Le malade, ce veinard, ne se rappelle de rien, mais le proche, lui, vit le film en direct et a vraiment l'impression de perdre l'essentiel de l'autre.

Horrible.

Mon enfant changée en nourrisson terrifié dans un corps de femme.

Revenue ensuite de cet ailleurs au regard crispé, survenait soudainement dans ses yeux une

frayeur abominable et des cris désespérés.
J'invite les ignorants à aller rendre visite à leur grand-mère souffrant de la maladie d'Alzheimer en phase terminale, ils auront l'image et le son.

À ces moments-là, j'étais totalement perdu.
Voilà notre vie de 1986 à fin 1989.
Hôpital, maison, ascite infectée, traitement, delirium et on recommence en ordre dispersé.

Florin

En 1987, une amie de maman, très chère Lydie, toute mon affection sur toi, mon cœur tout proche du tien, nous conseillait les bons soins d'un homéopathe de Béziers, qui était d'après elle un homme formidable.

Nous l'écoutions, même si l'homéopathie était un mauvais souvenir, mais ce qui venait de Lydie ne pouvait être que bon.

Nous voilà dans son cabinet. D'emblée l'homme nous plut.

Son humanité était rayonnante.

Il nous parla d'un curé magnifique de sa connaissance qui organisait des retraites silencieuses dans un monastère à Besançon. Une communauté religieuse, la Roche d'Or, émanation de l'action de Marthe Robin, grande mystique qui vivait la passion et les stigmates du Christ.

Il ne nous dit rien de plus, sinon que l'expérience valait d'être vécue.

L'idée fit son chemin, sans que je ne la canalise.

Je nous inscrivis pour une retraite dès l'été à venir.

Nous voilà fin juillet 87, partis sur les chemins sans savoir vraiment de quelle nature était la destination vers laquelle nous allions, ni à quelle sauce mystique nous allions êtres mangés.

La veille, dans une belle étape gastronomique du Jura, nous étions à table. Elle adorait manger, elle adorait la vie. Nous réalisions subitement entre deux plats que nous avancions sans savoir. Qu'elle mouche nous avait piqué ? nous étions subitement inquiets.

Le lendemain, nous prîmes nos quartiers dans ce bel endroit, une chambre au confort très sommaire, mais la campagne était belle.

Après les explications d'usage, on nous informait que le silence était surtout réservé aux zones communes pour respecter la liberté de l'autre.

Le père organisateur devait nous parler lors de sessions quotidiennes, et officierait la messe à laquelle l'on pouvait assister deux fois par jour.

Ainsi le conférencier parle et nous devrions l'écouter religieusement en silence ? Le topo commençait à me plaire...

Mon échine de républicain laïque, même devenu grand mystique depuis peu, se hérissait. Ma vigilance était aux aguets.

Bon je veux bien, mais les valises ne demeureront pas loin !

Allez envoyez la musique ! Il faudra s'appliquer parce que nous n'avons plus trop de temps à perdre.

Nous étions le 27 juillet.

Le thème autour duquel le père conférencier devait s'exprimer était : « Dieu et l'homme compagnon de voyage »

ça tombait bien, je me demandais justement où était le Grand Père du Tout.

J'allais peut-être enfin savoir.

Curieusement, malgré toutes mes réticences, son monologue n'était pas assommant. Le type était passionné et en plus passionnant. J'étais très étonné, il était drôle le bougre et il nous donnait une interprétation de la religion plutôt

séduisante.

C'était un adepte de Teilhard de Chardin et comme lui, il ne dissociait pas science et religion. Comble de la déroute, il connaissait par cœur les poèmes d'Aragon qu'il nous livrait tous les jours, en substituant le Grand Architecte à Elsa. Aragon se retournait peut-être dans sa tombe, mais ça fonctionnait plutôt bien.

Avec beaucoup de poésie, il nous donnait une vision du monde et des Ecritures à l'opposé des messages transmis par les Eglises de tout bord. Paraboles là ou les catéchismes affirmaient en vérités, il interpellait régulièrement les religieux dans l'assistance, lesquels se voyaient profiter d'une retraite moins douce qu'ils l'espéraient. Se moquant d'un certain dogmatisme qui prônait pour vérité absolue la mer qui s'ouvrait ou les Tables de la Loi gravées par le doigt de Dieu. Plus le temps passait, plus il me plaisait, et la poésie dont il entrecoupait son discours me faisait fondre.

Cet être était un aimant. Je me laissais prendre après deux ou trois jours de résistance. Emporté par son enthousiasme, l'amour qui émanait de lui, le chant de ses mots, la joie et l'espérance qui renaissait. J'arrivais même à saisir les mains tendues dans une chaîne d'union improvisée dans le temple et à sourire à ces frères humains inconnus à mes côtés.

Bien plus tard, après être revenu à Marseille j'ai connu la nostalgie de cette parole. Avidement à

nouveau de cette musique, chaque dimanche, j'ai testé une église différente à la recherche d'un prêtre habité comme mon cher Florin.

Je le cherche encore.

J'ai vu de tout. De braves hommes aux intégristes dignes de figurer sur des listes d'extrême droite. J'ai vu des automates, armés de leurs coupelles, distribuant l'hostie sans conviction, répétant sans cœur à chaque don de ce symbole : « le corps du Christ..., le corps du Christ... »

Affligeant.

Aucune conviction. Aucune vocation. Aucune poésie.

Après quelques mois, j'ai cessé mon tour des églises, sans pouvoir distribuer aucun macaron ni étoile de l'ecclésiaste Michelin.

J'ai entretenu longtemps une correspondance avec cet homme. Sa présence auprès de moi a été constante pendant et après l'épreuve.

Florin, même à l'Orient éternel, tu es en moi. Je ne t'oublierai jamais.

Il y avait des périodes calmes. On arrivait à peu près à vivre dans ces moments-là. Heureusement, nous étions relativement aisés. J'avais la chance d'avoir un père industriel qui m'employait et qui a maintenu mon salaire pendant les périodes d'hospitalisation où je désertais le bureau. Sans lui, mon attitude aurait été la même, nos moyens sûrement différents.

La souffrance plus la précarité, cela faisait

beaucoup, même si ces deux fléaux sont souvent malheureusement couplés.

Nous avons au moins cette chance...

J'ai entrepris à cette époque, de façon irréversible, de regarder constamment la partie à moitié pleine du verre.

C'est mieux non ?

Nous nous sommes tant aimés.

Andrea

Le 7 septembre vient de mourir le fils d'une de mes amies italiennes. Andrea, 18 ans, L'autobus dans le scooter. Magnifique jeune garçon. Francesca vient de m'apprendre la terrible nouvelle.

On pense toujours à moi quant on fréquente la mort, la douleur, l'interrogation existentielle. Je dois être devenu une référence dans l'inconscient amical collectif. Il est solide après ce qu'il a vécu, doit-on penser, il s'est posé sûrement les bonnes questions, on l'appelle et on gagne 7 ans de deuil.

Ben voyons.

Je dois écrire à la maman.

Malgré ma forte expérience sur la souffrance, je cale un peu.

Il n'y a pas grand-chose à dire face à une telle injustice.

Une injustice n'en justifie pas une autre. Je ne connais pas la règle à appliquer, et à part lui dire que mon cœur souffre avec le sien et que je suis là, que puis-je faire d'autre ? « Non c'é niente da dire a parte che il mio cuore e prossimo del tuo. »

Je lui raconterais bien une bonne blague, mais ma spécialité c'est la blague marseillaise. En italien, cela perd vraiment de son intérêt.

Je ne crois pas qu'elle apprécierait...

Pendant l'épreuve, j'ai interrogé les hommes et les Livres. Même Job, du Livre du même nom, ne m'a pas trop convaincu.

On fait difficilement pire, question acharnement

dans le genre, mais je n'ai pas trop adhéré, ou alors pas tout compris.

En plus un de mes amis, autodidacte en ce qui concerne les textes sacrés, m'a dit que la Bible était codée. Alors même si j'avais compris quelque chose je me serais sûrement fourvoyé.

J'ai prié Dieu en lui demandant pourquoi, oui pourquoi ?

Mais il ne m'a pas répondu.

C'est assez exaspérant de voir une innocente, si jeune, si bonne, si douce, souffrir autant alors qu'au-dehors nous connaissons tous plein de méchants égoïstes en pleine forme. La vie serait-elle injuste finalement... ?

Si Dieu est omnipotent comme ont l'air de le prétendre les trois religions monothéistes, il n'est pas trop sympa.

À sa place, j'interviendrais un peu plus de temps en temps tout de même.

Problème : maintenant que la foi m'a attrapée, comment vais-je m'accommoder de ce Dieu qui fait silence un peu trop fort ?

Franchement, d'un côté Il nous envoie les sept plaies pourries d'Égypte, Il ouvre la mer Morte qui devient pour le coup vraiment vivante, Il se met à parler en direct avec Moïse, et de l'autre, Il regarde son peuple qu'Il avait élu, perdre les élections à Auschwitz.

Vous êtes sûr que c'est bien le même type ?

Quand même, des enfants, des vieillards, des innocents par millions, c'était pire que l'esclavage aux pieds des pyramides, non ?

Je ne sais pas, mais j'ai l'impression qu'ils ne sont pas nombreux à se poser cette question qui devrait pourtant être la problématique de base de tous les croyants.

Comment croire en Dieu après Auschwitz ?

Même si mon oncle Alfred disait à ceux qui s'étonnait de cette absence qu'il faudrait plutôt se demander où était passé l'homme.

J'ai compris au moins une chose : Dieu, ce n'est pas le 911.

Mais je ne vais pas dire tout ça à Antonella, la maman d'Andrea. Je ne pense pas que cela la console.

Rage

Heureusement, il y a ce miracle de l'esprit humain qui archive et range nos souffrances dans nos boîtes crâniennes, nous permettant ainsi de continuer à vivre plus ou moins normalement suivant le niveau d'amnésie de chaque individu.

Il le faut. je ne sais pas pourquoi, je sais juste qu'il le faut.

Sous son air doux, sa soumission totale face à l'épreuve, Léa avait une vraie rage de vivre. Quand je parle d'elle, donnant quelques étincelles de ce qu'elle était, les regards de ceux que je fréquente aujourd'hui et qui ne l'ont pas connue, ont cet air entendu que je connais bien.

Oui mon garçon, bien sûr qu'elle était formidable.

Non, mais vous avez vu comme il l'idéalise ?

Je n'ai pas rêvé. J'ai senti la douceur, l'amour, la beauté de son âme. Jamais une plainte, jamais un ressentiment, jamais une exigence à l'égard des autres, famille, ami ou corps médical.

Toujours à se préoccuper de la santé des infirmières, étant à leur écoute du haut de ses 24 ans.

On ne pouvait que l'aimer.

Une grâce d'avoir pu cheminer à ses côtés, d'être aimé d'elle, éclairé par elle. Je remercie encore l'univers et ce déterminisme hasardeux qui a fait s'entrecroiser nos chemins.

Un mot d'amis de mes parents m'expliquait après son départ que désormais je devais être libéré du poids de la souffrance et que c'était finalement

mieux ainsi. Dans l'œil de ta sœur peut-être !
Malvoyants qui ne savent pas connaître.

Incroyable alchimie qui fait un être.

Qu'est-ce qui fait que nous devenons meilleurs
ou pires que notre frère humain ? Sommes-nous
si responsables ?

Sommes-nous libres de ce que nous devenons ?
À quel moment avons-nous ce réel libre arbitre,
soi-disant don de Dieu ?

Passé la satisfaction de nos instincts qui nous
enchaînent, allons-nous vers l'autre poussé par la
liberté ? Où plutôt seulement par les manques
et les frustrations qui font nos choix ?

Ce qui était sûr, c'est que je n'étais pas à
l'époque dans cette problématique, mais
seulement enchaîné à notre destin commun.

Il fallait juste serrer les fesses et avancer.

Ma crainte de la perdre me donnait une force de
tigre.

Ma vie, était interdépendante de sa survie.

L'amour, cette énergie magique, me permit de
tout supporter. Cela me paraissait bien peu en
regard de ce qu'elle vivait. Il n'aurait pu en être
autrement.

Aux yeux des autres, je passais pour un héros.
S'ils avaient su, combien je gagnais dans cet
amour il ne m'aurait accordé aucun mérite.

Ton cou, nos mains collées, ton souffle sur ma
bouche. Tu es mienne comme je suis à toi.

Quelle chance cet amour.

Ils ne peuvent pas comprendre, car ils ne

connaissent pas cette grâce. Souvent l'on va sa vie sans penser celle de l'autre, cette autre part comme primordiale, plus importante que la sienne peut-être.

Toutes ces chansonnettes, ces romans de gare, ces films, tout encourt à la tromperie collective. Tous sont désabusés, les femmes de n'être pas les belles au bois dormant de leurs maris, eux-mêmes plus préoccupés de leur réussite au-dehors. Des heures consacrées à dormir, manger, travailler, faire du sport, s'occuper du petit soi, et quelques minutes seulement pour l'autre qui partage notre vie. Continuez ainsi petites sœurs, petits frères et vous continuerez à échouer.

Désabusé, l'amour ne dure que trois ans, dit le jet setter ! Et encore, trois ans pour quelques minutes par jour ce n'est déjà pas si mal !

Pourtant, tous dans la boîte en sapin au bout du chemin !

Cette réalité n'est même pas suffisante à la mobilisation générale, au réveil. D'autant plus, que notre société aseptisée ne veut plus entendre parler de la mort, de la maladie, ni même du véritable amour.

Avez-vous tout tenté pour aimer ?

Aujourd'hui sœur Emmanuelle s'est décidée au grand voyage.

À 99 ans, après avoir été la grande sœur des chiffonniers du Caire, elle s'est éteinte dans le Var, tout à sa discrétion et à son Dieu.

Souvent je me demande ce qu'il faudrait faire pour ce monde.

Comment en changer le cours? La religion de l'argent et son outil de propagande télévisuel ont fait de nous, les humains, un peuple futile avaleur d'images, mais ignorant du tout.

Une action au grand jour ? Elle serait récupérée. Le fatalisme et l'ultra-pragmatisme ambiants réduisent en cendres toute initiative de changement.

Même les jeunes disent que cela ne sert à rien. Il faut seulement profiter. Profitez vite les gars, parce que bientôt il n'y en aura plus pour tout le monde.

Heureusement des petites lumières comme Sœur Emmanuelle, et d'autres moins connues, s'allument et portent encore l'humanité.

Jusqu'à quand ?

Endura
Paolo Pasotto

En 1989 cela devint vraiment difficile.

Si difficile, que je me surprénais à rêver d'un ailleurs. Quel horrible sentiment qui nous saisit parfois!

Insolente vie qui se veut plus forte que les sentiments.

Dès janvier, nous enchaînions un rythme qui nous menait constamment vers l'hôpital pour des périodes de plus en plus longues.

9 jours en janvier, 8 jours en février, 10 jours en Mars.

J'avais bien noté une fragilité importante de son système immunitaire par une quantité de maladies opportunistes dont je ne voyais plus le rapport direct avec le foie.

À vrai dire, le Professeur Berda qui était le bras droit du petit ventru, ne me semblait pas vraiment claire.

Le regard un peu fuyant à mon goût.

Un matin de plus à l'hôpital, le doute était à son comble et je me précipitais dans son bureau. J'entrais sans frapper.

M'installant face à elle sans y être invité, je la regardais fixement en lui déclarant directement qu'elle me cachait quelque chose.

Survint alors une réaction inattendue, elle se mit à pleurer.

Désorienté par cette réaction, désolé d'en avoir été l'instigateur, j'attendais, gêné, qu'elle se ressaisisse.

« Écoutez, finit-elle par dire entre deux sanglots, je vous dois la vérité. En fait, je n'en pouvais plus,

je m'apprêtais à vous l'avouer, votre venue n'aura fait qu'anticiper ma décision de quelques jours. Des nuits sans sommeil, des nuits où je me disais qu'il me fallait briser cette omerta. »

« Omerta ? mais quelle omerta ? »

« Le silence à votre égard imposé par le professeur Corbières à l'ensemble des hôpitaux de Marseille que vous auriez été susceptible de fréquenter. »

« Pardon ? »

« Oui, écoutez, Léa n'a pas seulement une hépatite non A non-B..... Elle a aussi... Le Sida. Et Corbières ne voulait pas que vous le sachiez »

Ce genre de nouvelles, ça casse carrément l'ambiance.

« Le Sida?..... depuis quand ? »

« Nous le savons depuis 1986, c'est à dire trois ans. »

« Cela veut dire que depuis trois ans, vous mettez aussi ma vie en danger ? »

Françoise Berda n'était pas en grande forme morale.

J'avais devant moi une brillante professeur de médecine qui n'osait plus trop me regarder dans le blanc des yeux.

Tout emporté que j'étais dans ma course pour la vie de Léa, certain de la victoire, moi aussi je n'avais pas voulu voir cette évidence jusque là.

Tout paraissait maintenant plus clair.

Je l'ai remerciée pour sa franchise, il n'est jamais trop tard pour mal faire...

Après m'être repris, j'ai enfourché ma moto pour aller aussitôt dans le bureau d'un de mes amis, grand chirurgien du centre anticancéreux, lui raconter ce qu'apparemment il savait déjà.

C'est fou le nombre de gens que je côtoyais et qui était au courant bien avant moi !

Il appela son copain, grand spécialiste de cette saleté mondiale, le professeur Hermann, qui très gentiment débarqua immédiatement de l'hôpital d'en face pour m'expliquer ce qui m'attendrait dans le cas où j'aurais été moi aussi porteur du virus.

Vu la situation, c'était plutôt assez probable.

Même si avec ma chérie nous ne faisons pas de trapèze volant tous les jours, il nous arrivait de nous unir, et surtout, je ne prenais aucune précaution particulière lors de ses très nombreux saignements.

Bref, j'écoutais patiemment le tableau enthousiasmant de cette maladie, particulièrement à cette époque où l'espoir d'en guérir caressait le niveau zéro, et lui demandait de me faire au plus tôt une analyse.

Aussitôt dit, aussitôt fait, et je décidais d'attendre les résultats dans le bureau de mon ami, couché sur le sol, entamant toute une série d'exercices respiratoires imposés par la situation, ce qui aurait pris un tour assez cocasse pour quiconque m'aurait vu allongé là.

Mais je n'avais pas trop l'esprit à la blague.

Je me demandais surtout comment je pourrai désormais assumer sa maladie en plus de la

mienne.

Après trois arrêts cardiaques, deux apnées et douze malaises vagues, le résultat arriva enfin. Négatif.

C'est bien marqué sur la feuille, mais à présent que le corps médical m'a rendu définitivement paranoïaque, il faudra me convaincre que cette analyse n'est pas truquée.

La tempête au-dessus de ma petite personne calmée, l'espoir qui m'habitait jusqu'alors pour mon aimée en prenait un sacré coup.

Pourtant, pas question de faiblir.

Les cow-boys des westerns, qui se prennent deux cents coups de pistolet et continuent de se relever, étaient des lopettes à côté de ma capacité d'auto conviction.

Et puis j'avais pris tellement de coups ces dernières années, que celui-ci, même si terrible, n'était qu'une épreuve de plus.

Quand on est au feu, on éteint l'incendie, on réfléchit après.

Comme à partir de cette période, nous n'avons quasiment plus été tranquilles, je n'ai plus eu le temps de toute façon de lâcher la lance.

C'est bien plus tard que je me suis demandé pourquoi le Professeur avait joué avec ma vie. Je n'ai jamais eu la réponse, car je ne lui ai jamais demandé. Est-ce à cause de ma négociation avec lui lorsque je ne voulais pas de cette deuxième autogreffe pour Léa, et que justement le sida avait été inoculé durant cette période ? Je n'en sais rien.

J'aurais sans doute pu ruiner sa réputation en fin de carrière en portant l'affaire en justice. Je ne l'ai pas fait, car j'ai pensé à tous les malades sortis d'affaires dans son service et qui auraient pu être atteints par cette prise de conscience sur le bonhomme.

De toute manière, il était trop tard, le désir d'avancer était plus fort que le règlement de comptes, il me fallait vivre.

Pendant l'épreuve, il ne pouvait bien sûr être question d'en parler et j'ai supporté seul cette réalité. Je ne voulais pas que mon amour l'apprenne ni lui imposer l'angoisse des autres, elle en serait morte. Si l'issue devait être fatale pourquoi rajouter la peur d'une maladie aussi terrible à toutes celles qu'elle avait déjà surmontées ?

Évidemment, l'osmose que nous vivions a fait qu'elle a fini par me poser la question de confiance, yeux dans les yeux, me demandant la vérité au nom de notre amour.

J'ai été à la hauteur du rôle. Je ne le regrette pas. Aussi étrange que cela puisse paraître, j'ai toujours cru à une fin heureuse.

J'espérais et communiquais mon espérance aux autres. Y compris à certains médecins.

Ils nous regardaient comme si arrivions d'une autre galaxie,

spectateurs de cet amour, si inhabituel dans leur univers, et des miracles qu'il opérait.

Si viaggiare
Lucio Battisti

J'aime l'Italie. Elle est en moi. Une part manquante, souvent j'ai besoin de la voir, de la sentir.

Très jeune, je partais avec maman dans sa Cinquecento blanche et l'on allait à Bologne dans notre famille.

Aujourd'hui, tellement habitués au confort, on n'imagine plus ce qu'était un tel voyage dans ce modèle de carrosse.

D'abord, la route jusqu'à Brignoles, avant de rejoindre l'autoroute de Nice, route encore ensuite pour passer la Turbie et rejoindre la pionnière des autoroutes mondiales, seule action positive du Duce, entre Vintimille et Gênes.

Tunnels et immenses viaducs au-dessus de la Méditerranée,

Bordiguera, San Remo, Imperia, Savona, tous ces noms qui rythmaient mon voyage jusqu'à Gênes, qui semblait déjà si loin de Marseille. Encore de la route jusqu'à Tortona, puis l'autostrada del Sole que l'on empruntait à Piacenza.

Un voyage interminable, mais quel voyage !

Enfin Bologne, que je reconnaissais comme l'Italie à elle seule. Toute réduite ici dans cette ville rouge à tous points de vue, le bonheur !

Tout y était exotique !

Même mes tantes, chères tantes, que je ne voyais qu'une à deux fois par an, mais pour qui j'étais « una meraviglia », le plus beau de tous les garçons.

J'invite vivement les mères castratrices, fabricantes de frustrés mal dans leur peau, à aller

faire un stage en Italie, où le culte de l'enfant-roi est toujours actif, pour en constater les bienfaits sur leur développement. Si bon !

Je retrouvais là ma chère cousine Valeria, avec qui j'ai découvert mes toutes premières émotions.

Nous allions voir ces cousins si originaux, Paolo, peintre renommé et sa femme Yole qui avait un atelier de couture artisanal où elle habillait les Bolognaises aisées, s'offrant chez elle un tailleur de haute couture à bon prix. Cette odeur de tissus fraîchement coupés, je l'ai encore dans les narines.

Comme celle des tortellinis de Rosana ou des tagliatelles de ma chère et adorée Ernesta. Ernestina, pourquoi ne t'ai-je pas connu plus longtemps, afin de pouvoir t'exprimer tout mon amour ?

Merveille de petite femme, tout occupée à servir son frère Aldo, divorcé, restée célibataire pour lui seul.

Tu demeurais là, près de moi, à te régaler de me voir m'empiffrer de tes pâtes, sans vouloir t'asseoir. J'avais beau insister, il ne pouvait en être question. Tu prenais tellement de plaisir à me rassasier que tu n'aurais pu en profiter pleinement si tu avais mangé toi aussi à mon côté. Ernestina, ton si beau, si bon, si doux regard. Comme tu me manques.

Je ne t'ai presque pas pleurée, quand loin de toi tu partais pour l'orient éternel, occupé que j'étais par la naissance de mon premier fils, je

n'étais même pas là pour t'accompagner dans
ton ultime voyage.

Dix-sept années sont passées, mes larmes sont
toujours inconsolables.

Bologna, ti voglio bene.

Moutons

Nous enchaînions des périodes plus longues à l'hôpital que chez nous. 10 jours en mai, 20 en juin, 18 en juillet.

Cela n'allait pas dans la bonne direction.

C'est à cette époque que j'ai eu droit au retour de la part familiale prodigue.

Ils nous avaient laissés en paix quelques années, ils ont su resurgir à ce moment d'intense désarroi ou l'on vivait les limites de la médecine.

Ils surent nous convaincre d'aller tenter l'expérience du cru.

Non sans nous avoir fait passer quelques lectures qui en vantaient les fruits...

Persuadés que seul le retour à l'état naturel pourrait faire revenir la santé de Léa, ils ont su trouver les mots pour finir de nous achever.

Le témoin de Jéhovah adepte de l'homéopathie était aussi un fervent crudivorige.

Incroyable folie qui nous habite parfois et nous pousse dans certaines situations critiques à croire l'impossible. Pourquoi pas ?

Rendez-vous fut pris pour une cure de trois semaines chez Monsieur Berger. Celui-ci sévissait en région parisienne, du côté de Provins, dans un château moyenâgeux, où il avait installé sa secte, pardon son organisation.

Après lecture d'un des livres conseillés par ma belle-famille, et écrit par un soi-disant scientifique polytechnicien sur l'instinctothérapie et validant la méthode, je me décidais à lui écrire.

« Cher Monsieur Berger,

Après avoir terminé votre livre sur le cru et l'ouvrage de Monsieur Roby sur l'instinctothérapie, nous sommes, mon épouse et moi-même, assez troublés par cette lecture.

Sans vouloir trop prendre de votre temps, je dois vous communiquer quelques informations importantes.

Mon épouse déclarait en juin 1984 un lymphome non Hodgkinien à tableau de leucémie aigüe. Cette maladie a été traitée par chimiothérapies successives suivies de deux autogreffes. À ce jour, aucune trace de cellules cancéreuses n'a plus été détectée.

Malheureusement en 1986 se déclarait une hépatite de type non-A non-B qui évolua en cirrhose ascitique. Cette hépatite a été vraisemblablement contractée par transfusion sanguine. Et comme si cela n'avait pas été suffisant, elle s'est avérée aussi à partir de 1986 séropositive.

Malgré toutes ces épreuves, nous n'avons ni baissé les bras ni jamais accusé la fatalité.

Nous nous sommes battus sans relâche et malgré les coups et les complications successives, dans les périodes d'accalmie, son teint est celui d'une rose et la lumière de la vie éclaire son visage.

Pour autant nous sommes conscients que sur cette route difficile, si nous n'aidons pas la médecine traditionnelle, son état risquera de continuer à s'affaiblir.

C'est en recherche de propositions alternatives

que nous avons rencontré votre méthode, telle que vous la décrivez dans votre ouvrage.

Nous serions prêts à sacrifier une très grande part de notre vie pour le bénéfice de sa santé retrouvée.

Néanmoins, cette révolution que vous évoquez, nous espérons l'apprécier en vous connaissant personnellement.

J'ai appris vos ennuis administratifs, et sans donner crédit à vos détracteurs, j'aimerais avoir votre avis sur son cas.

Nous avons l'intention de venir en novembre et rester vingt jours ou plus si nécessaire pour entamer votre cure. Je suis prêt à tous les sacrifices, y compris celui d'abandonner mon travail, pour guérir mon épouse.

Je dois aussi vous préciser qu'elle ne sait rien de son sida. Elle apparente son état immunitaire faible uniquement à sa maladie de foie.

Sinon, elle est au courant de tout le reste, mais j'ai cru bon de ne rien lui dire à ce propos, compte tenu du peu de solutions thérapeutiques à lui proposer, ne voulant pas risquer de la démoraliser.

À l'inverse des médecins qui sont sans espoir, moi je sais qu'elle dépassera ces épreuves, ainsi pourquoi l'inquiéter ? »

Nous avons donc réservé pour cette cure de trois semaines.

Je prévenais mon employeur de père et l'informais qu'à partir de novembre je cesserai mon travail pour une période indéterminée.

J'abandonnais tout pour tout tenter.

Illuminé, j'étais dans une réalité où la réalité n'avait plus de place.

Fin novembre, nous avons embarqué notre toutou, direction le Château des fous du cru.

Journal cru

Samedi 25 novembre 1989,
Je suis assis dans ma chambre. Numéro 33.
Mon toutou mange sa pâtée.
J'ai froid, je suis angoissé.
Ce chemin instinctif est loin d'être facile et je
l'aborde avec une immense appréhension.
Faisons-nous le bon choix ? Mon Dieu, guide nos
pas.
Léa a l'air plutôt bien. Elle semble contente
d'être là et ne ressent rien de négatif. Pourvu
que cela continue ainsi, ce serait le plus beau des
résultats pour cette expérience qui est un vrai
sacrifice.
Je suis pris de tremblements sans doute à cause
du froid qui me semble terrible, à moins que ce
ne soit le changement de nourriture ? Ici tout
est cru, non assaisonné, un vrai bonheur pour les
épicuriens que nous étions.
Ce château mal chauffé est plutôt beau. Les
chambres sont d'un confort plus que sommaire
et les commodités sont communes.
On fera avec.
Beaucoup de « clients » sont gravement
malades. Il y en a même un qui est atteint du
sida. Il est très maigre et semble très affaibli.
Quelle maladie terrible qui frappe des jeunes en
bonne santé, transformant leurs corps comme
ceux des prisonniers des camps de
concentration !
Mon Dieu, faites que nous soyons sur le bon
chemin ou détourne ici et maintenant nos pas.
Nous avons assisté à la grand' messe. Une sorte

de propagande servie dans une salle où étaient à notre disposition foule de classeurs de témoignages de guérisons, comme des ex-votos. La démonstration m'a semblé ultra simpliste, avec de nombreuses contradictions. Peut-être parce que ce n'est pas le vrai Maître fondateur qui la faisait puisque après une décision de justice pour exercice illégal de la médecine, il est interdit de séjour dans son propre château. Ou alors est-ce moi qui éprouve de grandes réticences à entrer complètement dans ce système ? Je ne sais pas, je ne sais plus, et puis c'est un peu notre dernière carte. Quoi qu'il en soit prudence, restons aux aguets...

Dimanche 26, 8 h 55

Nous n'avons pas trop mal dormi, malgré le froid. Par contre grande fatigue, j'ai même du mal à tenir mon stylo, courbatu comme si j'avais la grippe..., nous verrons plus tard....

Dimanche 19 h 30,

Faut les voir, les adeptes, qui reniflent leurs aliments avant de les manger. L'air concentré devant les légumes ou les fruits, on les croirait parfois proche du Nirvana. Tout ça sans champignons hallucinogènes.

Sur les tables rien que du cru. Question sauce on repassera. C'est le règne de l'instinct pur pas assaisonné.

D'ailleurs, la femme du chef a expliqué que c'est la nourriture industrielle, particulièrement

lorsqu'elle est transformée par la cuisson, qui annule notre instinct et nous fait avaler n'importe quoi sans limites.

Si nous ne mangions que des aliments crus naturels (sans traitements chimiques), nous saurions manger seulement ce dont notre corps a réellement besoin et nous arrêter dès qu'il nous l'intimerait. Ce qui guide l'instinct, selon cette délicieuse personne qui ferait mieux de se maquiller au lieu de se laisser instinctivement devenir laide, c'est la sensation de plaisir et du sucré. Quand nous mangeons un aliment au-delà de nos besoins, celui-ci peut brutalement changer de goût. D'après la femme du chef cru, ce n'est pas l'aliment qui devient différent, mais nous qui provoquons involontairement ce changement, par la satiété qui en change le goût et nous en indique instinctivement la saturation. Bref, tu continues à en manger et ça devient horrible.

Cela paraît logique.

Quand même ! Quelle vision, ces inspirés autour de la table du réfectoire qui prennent de grands airs concentrés devant la tranche d'ananas ou le bifteck sanguinolent. Je contiens mes sarcasmes. Pas au point d'en perdre mon sens de la dérision, ça va, je ne suis pas encore totalement atteint. Je reconnais tout de même que je me sens mieux qu'hier soir, surtout intellectuellement.

Laissez tomber la drogue, prenez de la mangue et du concombre cru, c'est plus efficace pour les neurones.

Comme ça mouline pas mal dans mon crâne, les contradictions m'assaillent aussi de tous les côtés. Faut dire que les cours de Madame Berger ont eu de quoi m'exciter. Car si au plan instinctif je veux bien la croire, question efficacité pour ma souffrante, j'ai de plus en plus peur.

On a plus le droit à l'erreur, Madame, surtout en infligeant des secousses inutiles à son organisme. Mon Dieu, faites que ce soit le bon chemin.

Lundi 27, 8 h 55

J'écris toujours à la même heure. Ce doit être Pavlovien. Ce matin, je me sens patraque, toujours clair dans la tête, mais le reste n'est pas terrible. Je souffre de crampes douloureuses aux jambes.

Le lit doit avoir l'âge du château. Il penche comme la tour de Pise. Dans la nuit nous nous sommes réveillés à plusieurs reprises.

Je suis allé à la pesée, en ce qui me concerne j'ai déjà perdu deux kilos. Pour moi ce n'est pas grave, j'ai du surplus, mais mon bébé, je ne lui en ai pas parlé, j'ai trop peur du résultat si elle se pesait et qu'elle ait aussi maigri.

Je n'ai même plus faim. Il faut croire que ces sensations que nous avons dans nos vies normales, où l'on se gave à côté du régime d'ici, n'ont rien à voir avec de vraies sensations de faim.

Léa à l'air plutôt bien. Mon Dieu protège-là.

Lundi 27, 21 h 30

On passe notre vie aux toilettes. Normal, détoxination qu'ils disent les gourous. Avec la séance de casse qu'on ingurgite tous les matins, c'est normal. Parce qu'en cours de lavage de cerveau, on nous a dit qu'il fallait sucer ces pastilles qu'on décortique d'un fruit exotique dont le nom savant est *Cassia Acutifolia*. Pastilles qui ont un goût de réglisse, mais surtout la particularité de donner une colique carabinée. En fait un bon remède de grand-mère, qu'on appelait simplement une purge autrefois.

C'est la clé du miracle si on les écoute. Il faut absolument rétablir l'équilibre en se débarrassant des toxines accumulées dans le corps. Ça m'a l'air bien trop simple pour être honnête, mais on continue à jouer le jeu.

J'ai de plus en plus de difficultés avec cette propagande servie continuellement affirmant que leur méthode guérit tout. En y rajoutant la bonne dose de culpabilisation au cas nous aurions des velléités d'arrêter en cours de route.

Je renferme mes grognements, nous n'avons plus d'autres choix.

Nous avons sympathisé avec ce garçon qui a le sida et Joëlle sa femme. Michael ne pèse plus que 48 kg, et a l'air très affaibli par sa maladie. Il nous a fait voir des photos de lui en maillot prises il y a deux ans, j'avais du mal à imaginer que c'était la même personne. Malgré cela, je sens chez lui une immense énergie. J'aimerais tant l'aider, je peux au moins l'aimer.

Mon Dieu, protège ma Léa et Michaël, fait que

nous soyons sur le bon chemin.

Mardi 28, 18 h 45

La journée a été bonne.

Cet après-midi avec Michaël et Joëlle nous avons joué au Scrabble. Il n'est pas très en forme, mais je suis toujours étonné par son potentiel énergétique.

Léa a fait une hypoglycémie vers 18 heures, après deux bananes ingurgitées, j'ai l'impression qu'elle se remettait. Elle a souffert de crampes aujourd'hui. J'espère qu'elle ne paye pas les carences alimentaires involontaires que nous pourrions lui faire subir.

Si cela devait être le cas, mon Dieu, guide ses mains vers les bons aliments, guide nos pas sur les bons chemins et vers les bonnes personnes. J'ai si peur pour elle, je souhaite de toutes mes forces que nous soyons sur la bonne voie.

Mercredi 29, 21 h 30

Ce matin je suis allé à Paris régler quelques affaires, laissant seul mon amour au château. J'ai eu sur la route un énorme coup de pompe, je n'avais plus la force de parler ou même sourire. Sans doute le contrecoup.

J'étais de retour pour déjeuner.

À table, je suis en face d'une jeune fille d'origine allemande, handicapée en fauteuil, son visage tout de travers, qui a de grandes difficultés à s'exprimer, et cela m'a totalement déprimé. Je la

voyais si seule, à peine aidée par les bons samaritains de la secte. Sa gentillesse, et la bonté de son regard m'ont ému aux larmes. A tel point que j'ai dû m'isoler quelques minutes ne pouvant plus retenir mon émotion.

Toute ma vie je garderai ta voix dans mon cœur, et cette façon si douce de me remercier. Chère Mikaella.

Léa en fin de journée a de nouveau fait une hypoglycémie qui est passée après un bon repos et l'absorption de quelques bananes. Sa température est étonnamment basse, 36,4 à peine. C'est peu pour le soir, étrange même, mais ne nous plaignions pas, c'est toujours mieux que la fièvre.

Mon Dieu protège ma Léa, porte-la vers sa guérison, aide la à choisir les aliments-médicaments, et si son instinct devait hésiter, guide ses mains, évite-lui les erreurs et les contrecoups trop violents. Protège aussi Michael et Mikaella, mes deux souffrants aux mêmes prénoms. Merci pour ton aide.

Jeudi 30, 18h.

Difficile ce matin de sortir du lit.

Sommeil très léger, l'organisme semble épuisé.

Promenade dans les bois avec mon toutou comme tous les matins.

Léa reste dans la chambre avec un livre. Elle est fatiguée aujourd'hui. Elle semble avoir moins d'énergie qu'à l'arrivée et se plaint de maux de ventre. Légers, me dit-elle, légers, sans doute

pour que je ne m'inquiète pas. Mais je m'inquiète. Nous sommes dans une expérience particulière, à l'écoute de notre corps où tout est interprété. Je suis aussi tellement partie prenante dans sa maladie que je n'arrive plus à canaliser mon angoisse, et mes sempiternels « ça va ? » ne l'aident sûrement pas à oublier son état.

Mon Dieu, protège-là, protège-nous, aide-moi à être plus fort pour elle, à combattre mes mauvaises pensées, éloigne de son chemin les agressions visibles et invisibles, au moins pendant le temps de cette expérience. Merci pour ton aide, mon Dieu.

Vendredi 1er décembre, 21 h 35

Je commence à éprouver une grande lassitude à cette façon de s'alimenter. Tout cela est tellement éloigné de nos habitudes, de la convivialité des repas que nous vivions. Il faut toujours aller vers les aliments comme des bêtes, en aucun cas ce n'est l'aliment qui nous appelle par sa présentation ou ses parfums. Là, au contraire, nous oscillons entre l'attrait intense d'une nourriture qui nous fait envie et l'extrême répulsion à l'égard de certains comme le durian par exemple. Ce fruit exotique très apprécié dans les régions asiatiques, a l'air d'être un summum extatique pour certains curistes, mais il me fait fuir tellement je trouve son odeur écoeurante.

Cette expérience devient épouvantable, mais je tiens le coup, il le faut, nous n'avons plus d'autres espoirs que celui-ci.

Mikaella, notre nouvelle jeune amie allemande, nous a demandé si par hasard nous allions à Paris. Je lui ai proposé de l'emmener et elle rayonna de bonheur à cette idée. Quelle joie dans son regard !

Nous apprîmes que cette fille adorable était atteinte d'une sclérose en plaques en phase terminale. C'est horrible, et pourtant malgré son terrible handicap, on la sent d'une volonté implacable. Mon Dieu, je t'en supplie, guéris-la, que ses efforts ici ne soient pas vains.

Léa à 37,5° ce matin. C'est inhabituel par rapport aux températures des jours précédents. Ce soir elle a 37,7°, allez ce n'est pas si grave, mais je serais plus rassuré si demain matin elle avait 37°.

En fin de journée, encore une hypoglycémie. Est-ce la faim ou cette détoxination dont ils nous menacent constamment?

Mon Dieu, ma prière ce soir, d'abord pour ma Léa, protège-la, baigne-la d'esprit sain, fais que cette expérience soit positive et qu'elle la dépasse. Je joins à ma prière, Mikaella, Michaël et aussi Christian rencontré aujourd'hui, tous malades, tous méritant ta miséricorde, aide-les mon Dieu à trouver leur chemin de guérison.

Dimanche 3, 12 h 15

Hier je ne t'ai pas écrit. Lorsque je prenais mon stylo, Léa avait un immense coup de spleen. Passage à vide, doute, elle ne voyait plus que les obstacles. C'est vrai qu'il y en a toujours plus.

Dans la nuit de vendredi à samedi, je me suis réveillé vers trois heures du matin, rêvant qu'elle avait plus de 38° de fièvre. Je la touchais, elle semblait anormalement chaude. Le matin, elle avait effectivement 38,1°. Heureusement, cette température a baissé mystérieusement toute seule dans la journée.

Mardi 5 décembre, 17 h 55

Hier pas d'écriture. Nous étions à Paris avec un panier de provisions que nous avons porté chez belle-maman où nous avons déjeuné.

Léa est de plus en plus frileuse, elle semble vraiment épuisée. Pourtant, je lui trouve tout de même bonne mine. Espérons que ce soit le processus normal et qu'elle retrouve vite une bonne vitalité et une résistance au froid normale. Ma prière pour elle encore et encore. Mon Dieu, protège-la des infections, de la fièvre et des réactions violentes de son organisme, guide son instinct vers les bons aliments, ceux qui la guériront. Mon Dieu, s'il te plaît, agit.

Mercredi 6 décembre, 18 h 30

Mauvaise et mauvaise journée, encore et encore. Léa n'est pas en forme. Elle a eu très souvent froid, surtout pendant les repas où les fruits presque glacés arrivant de la réserve, ne l'aidaient pas à se réchauffer.

Juste après le repas, elle a été prise de violentes douleurs au ventre. L'après-midi, elle s'est plainte et n'a pu sortir du lit, tellement elle

souffrait.

Mon Dieu, fais que cela ne soit qu'un effet secondaire et pas une nouvelle infection, et que tout rentre dans l'ordre le plus vite possible. D'autant que son moral s'en ressent terriblement. L'enthousiasme des premiers jours semble bien loin derrière nous.

J'espère que demain tout redeviendra normal, je l'aime tant mon Dieu, je l'aime tant.

Jeudi 7 décembre, 17 h 45

Encore et toujours.

Léa s'est plainte de maux de ventre à plusieurs reprises.

Son père est venu déjeuner avec nous aujourd'hui. Quel étrange personnage!

Le reste de la journée, nous n'avons rien fait d'autre que laisser le temps glisser sur nous.

Mon Dieu, protège ma Léa, donne-lui le temps nécessaire pour que les effets de cette cure se fassent en douceur.

Samedi 9 décembre, 19 h

Nous sommes allés à Paris avec Mickaela, Michaël et Joëlle.

La veille, je n'ai pu écrire. Léa a eu de violentes douleurs au foie et à l'estomac toute la soirée.

Elle a dû prendre de la Lamaline pour apaiser ses douleurs.

Peut-être à cause de ce médicament elle eut de violentes nausées sur la route vers Paris et vomi son repas.

Évidemment, je fus transi d'inquiétude.

Léa, trop fatiguée pour faire ce tour dans Paris que nous avons promis à Mickaella, resta se reposer chez les amis de Michael et Joëlle où nous les avons laissés.

J'ai emmené Mickaella à l'étage le plus élevé de la Tour Eiffel. Elle était aux anges. J'ai fait tout un tas de photos d'elle et je lui ai acheté une tour Eiffel en porte-clé. Avec ce petit talisman pour touriste, je ne pouvais lui donner plus de bonheur, ma chère petite en fauteuil.

Depuis que nous sommes rentrés, Léa est couchée, toujours avec cette nausée terrible et tordue par ses douleurs au ventre. Sa température est encore très faible, 36,3°. Je suis transi de peur.

Mon Dieu, pour Léa, ce soir encore ma prière.

Au nom de l'Amour, de la justice éternelle, mon Dieu préserve sa santé de ces coups trop durs. Dirige-la enfin vers la guérison, renforce le courage dans nos cœurs.

Dimanche 10 décembre, 19 h

Journée triste. Temps maussade. Tout est gris et froid.

La neige n'arrive pas, mais elle est attendue partout.

Léa a finalement bien dormi.

Malgré la dureté de la journée précédente, elle s'est levée plutôt en meilleure forme.

36,6° ce matin, toujours bas, mais mieux.

Elle a remangé normalement et semble digérer.

Mon Dieu, ma prière ce soir tu le sais bien, est pour ma Léa.

Préserve sa santé, renforce son état, veille un peu sur elle à ma place, cette nuit je dois dormir.

Mardi 12 décembre, 12 h

L'état de Léa est préoccupant.

36,5° de température, elle a encore maigri. 43 kilos à peine sur la balance.

Michael est lui aussi très malade.

Depuis les oursins de samedi soir, il n'a cessé de vomir.

Son ventre le fait terriblement souffrir.

Comme je voudrais que sa santé s'améliore.

Nous commençons à en avoir plus que marre de cet endroit.

Pas seulement de l'alimentation, à laquelle nous avons fini par nous habituer, mais aussi de cette insupportable promiscuité due aux commodités qui sont communes et pas aussi propres que nous l'espérons.

Le climat ne fait rien pour arranger les choses.

Depuis deux jours, le froid est polaire, le ciel bas et gris comme notre moral.

Allez, nous partons vendredi, il n'y en a plus pour longtemps, heureusement...

Mon Dieu ma prière, pour elle bien sûr. Continue à la protéger, guide ses mains et son instinct vers les aliments qui doivent la guérir, influence nos choix vers les bonnes décisions.

Aide aussi Michael à dépasser ses souffrances et fais que son état actuel ne soit qu'une étape à

franchir vers sa guérison.

Jeudi 14 décembre, 10 h 50

C'est le jour du grand départ.

Départ avancé. Léa hier soir a eu des signes physiques d'énervement avec obligation constante d'étirer ses membres, ce qui lui a fait passer une nuit horrible.

L'angoisse est à son comble. Le cadre et les gens lui sont devenus insupportables. Pour parfaire le tableau, Michael a été hospitalisé en urgence à la suite d'une occlusion intestinale. Cet événement l'a particulièrement angoissée. De plus, entendre les explications débiles de ces satanés instinctos, nous a donné l'envie de déguerpir au plus vite de ce lieu.

Un des sbires du château a même osé dire que Michael avait certainement dû absorber un gâteau mangé en cachette. Ils ont tellement peur qu'un curiste se décourage, qu'il leur faut absolument trouver une explication cohérente pour justifier que leur méthode n'est pour rien à son occlusion.

Je suis de plus en plus mitigé sur cette cure, mais qu'avions-nous d'autre alors que nous avions tout tenté ?

Sa température ce matin est encore faible, 36,5°. Elle est toujours fatiguée, est-ce sa maladie ? Est-ce la cure ? Comment être sûr ?

Nous avons décidé de continuer malgré tout, mais dans un autre cadre, nous verrons bien. Les doutes m'assaillent mon Dieu.

Ma dernière prière ici sera toujours la même.
Mon Dieu, que ce chemin parsemé de doutes, de difficultés et de désillusions, soit malgré tout la voie de sa résurrection. Qu'au bout nous trouvions la lumière et l'aboutissement de nos efforts: sa santé.

Ma prière aussi pour Michael, donne-lui les forces nécessaires pour dépasser cette épreuve.

Accompagne Mickaella dans ses efforts pour qu'elle recouvre aussi la santé, guéris-la.

Je sais que je t'en demande trop mon Dieu, mais tes enfants en valent la peine, ne les laisse pas.

Nous sommes rentrés à Marseille.

Juste avant, nous avons passé Noël chez sa maman en Normandie.

Un Noël d'huîtres crues, de légumes crus, de viandes crues.

Un Noël cru et froid.

On continuait l'épreuve.

Après tant d'années, on pourrait se dire qu'il eût mieux fallu s'empiffrer de foie gras bien bien cuit.

Mais après que la médecine ait baissé les bras, qu'aurions-nous pu faire puisque nous ne nous résignons pas à la mort ?

Comment se résigner à mourir à vingt-huit ans ?

Caresse du vent. Mes doigts tapotent tes joues sous les oliviers.

Mon souffle parcourt ton cou, happant celui de l'été qui tente de t'emporter. Pas plus de douceur que la mienne. Mon cœur, ma vie, mon ange parasol, le tonnerre gronde en moi pour te protéger comme tu me protèges de tes lèvres qui sont miennes. Baisers de vie. J'emporte l'été et la feuille d'automne qui tombe.
Mon souffle sur toi se mélange à tes parfums.

Belle du Seigneur

Je viens d'avoir 28 ans.

J'en ai marre. J'en ai ma claque de ce corps souffrant. J'en ai assez de mes allées et venues dans ces hôpitaux, ces séjours de plus en plus rapprochés les uns des autres. J'en ai assez d'avoir mal, de me détériorer de plus en plus, j'en ai assez de mon corps, de ma tête que je ne reconnais plus, de cette vie.

S'il n'y avait pas mon amour, mon cœur, ma vie, qui me tient, j'aurais lâché depuis longtemps.

Je suis devenu affreux. Déplumée, maigre, déformée, je ne suis plus une femme. Lui me voit toujours comme la dernière merveille du monde. L'amour rend vraiment aveugle, j'en ai la preuve sous le nez. Mais comment fait-il ? Chair de ma chair, je vis pour lui, à travers lui, mais pour combien de temps encore ?

Il me dit que je dois tout noter, il me dit d'y croire encore.

Je vais tout noter donc. Tout ce que j'absorbe, dans l'espoir de comprendre quelque chose à ce chaos et d'éviter ce qui pourrait m'être nuisible. Voilà, c'est ça, tout noter. Un bon petit fonctionnaire de la souffrance qui répertorie tout. Cela m'occupera.

Samedi soir du 23 décembre,
Queue de langouste crue bien sûr,
Bonne digestion, bien dormi.
Dimanche midi 24 décembre,
½ gros melon délicieux,
½ avocat,

1 poivron rouge,
carottes, salades, ramboutans,
bonne digestion malgré quelques crampes
d'estomac.

Dimanche soir 24 décembre,
Depuis 5 ans, enfin je déguste de nouveau des
huîtres, des petites creuses de Bretagne, en ce
moment les meilleures du monde pour moi.
Des claires aussi, prendre des numéros 0,1 et 2
plutôt les petites que les grosses. Des oursins, 3
délicieux biens noirs, même si mal coupés.
Bonne digestion dans la nuit du dimanche 24 au
lundi 25, même si réveil à 4 h 30.

Lundi 25 Midi

9 huitres
2 oranges
2 bananes
maux de ventre même si magnifiques et
superbes résidus.

Lundi 25 soir,

1 gros poivron rouge,
des ramboutans poil aux dents,
des figues et raisins secs poil au bec,
3 clémentines, quine !

mardi 26 décembre midi,

C'est l'anniversaire de mon chéri. Nous rentrons
à Marseille, enfin ! Dans notre Range Rover qui
lui va si bien, il aime tant les autos. Retrouver

mon lit ma maison. Zut, Fini les bougies, puisque plus jamais de gâteaux. Re zut, humm, un mille-feuilles de chez Millet, rue Saint-Dominique, plus jamais alors ? Non, non, n'y pensons plus.
Déjeuner dans la voiture,
 $\frac{1}{2}$ avocat d'Indonésie aussi exotique que goûteux,
2 oranges, 8 figes sèches, noix de Burkatt ou Burkett je ne sais plus.
Le ventre, ça va, mais maux de Georges.
Happy Birthday mon amour.

Mardi 26, soir,
12 huîtres creuses, je n'arrête plus, c'est trop bon, j'en veux encore !
 $\frac{3}{4}$ de concombre pas masqué,
bonne nuit dans mon lit.

Mercredi 27 Déc midi,
1 poire, 1 avocat et demi, mais tout petit,
 $\frac{1}{4}$ d'ananas, 5 figes seiches sans l'os.
Mots de Georges, mais sans température.

J'arrête d'écrire, je suis trop lasse, il n'a plus l'air de me le demander, et puis c'est gonflant aussi.

Pourquoi dois-je vivre cela ? qu'ai-je fait pour souffrir autant ?
Je n'ai plus la force de tenir. S'il n'était pas là, ses mains sur moi, mon amour, s'il n'était pas là, j'aurais sombré depuis longtemps. Mais est-ce que cela n'aurait pas été mieux ainsi ?

Je m'en veux tellement de lui faire subir ma situation. Cette image que je lui offre de moi, quelle horreur ! Et puis cette vie qu'il mène à cause de moi, lui si jeune aussi. Quel frein suis-je pour lui ! Ne vaudrait-il mieux pas que je disparaisse ? Si ce n'était ce sentiment que cela lui ferait plus de mal que de bien, j'aurais mis un terme à tout cela depuis longtemps. Facile à dire, remarque, aurais-je la force ? j'aime tant la vie aussi.

Je suis sûre qu'il me cache quelque chose. Ce n'est pas possible, toutes ces maladies opportunistes qui s'enchaînent les unes aux autres, je suis sûre que c'est le Sida. Pourtant, il avait l'air si sincère lorsque je lui ai posé la question. Pas un cillement, pas un changement sur son visage que j'ai scruté à l'affût d'une preuve. Il n'aurait pas pu me mentir de la sorte. Mon bébé d'amour. Je suis inquiète pour lui. Si inquiète.

Ce doit être les effets secondaires de toutes ces chimios qu'ils m'ont données. Qu'est-ce que j'ai pris comme doses ! Cela m'a peut-être plus tuée que guérie dans le fond. Est-ce vraiment ce virus qui m'a attaqué le foie ? je ne sais plus. De toute façon, cela ne sert à rien de se poser ces questions. J'ai tellement mal au ventre, tellement mal. Il y a même des fois où je ne dis rien, tant j'aimerais qu'il souffle un peu. Où est passée cette femme qui vivait en moi, je ne supporte plus la fréquentation du miroir, heureusement il y a ses yeux ou j'arrive à trouver de quoi me supporter.

Comment fait-il ?

Et puis mes livres, mes chers livres, qui me permettent de m'évader un peu, je relis Balzac, quel bonheur, tant de malheureuses aussi dans ces histoires.

Nous sommes invités au Beausset pour le jour de l'an, chez les Baret. J'espère que je serai en forme et pourrai un peu oublier en faisant la fête. Au moins, question repas, avec les fêtes je pourrais me régaler d'huîtres. J'adore ! Quand je pense que pour mon soi-disant système immunitaire je m'en privais depuis quatre ans, tu parles comme cela valait la peine !

J'espère qu'on dansera, je me ferai belle, et puis on verra bien. Au moins, j'ai mon amour. Il faudrait que je lui trouve une remplaçante quand je ne serai plus là. Non, non, ne pas dire ça, ça porte malheur. Quand même, il lui faudrait une gentille petite femme en bonne santé, pour lui faire une gentille petite vie et plein d'enfants. Il sera sûrement un bon père. Il m'aime aussi comme un père d'ailleurs. Un père, un mari, un fils, j'ai tout eu avec lui finalement. Mon bébé qui assume si bien, qui m'aime tant.

Oui c'est ça, une gentille femme, tiens comme cette fille que j'ai croisée l'autre jour dans ce magasin de sacs, sympa, mignonne et surtout avec un air en bonne santé. C'est une fille comme ça qu'il lui faudra, légère comme un air d'été. Non zut, ne pas dire cela, tant qu'il y a de la vie il y a de l'espoir.

On ne sait jamais. Mais j'en ai tellement marre aussi, tellement marre.

Plus de force aujourd'hui.

Pas la force de sortir. Toutes mes journées dans cet appartement, enfermée dans ces murs, enfermée dans ce corps qui n'en peut plus. Est-ce qu'il y aura quelque chose après ? Lui a l'air d'y croire en tous cas. Mais bon, il croit à tout aussi.

Ou alors plus rien. En tout cas plus de souffrance, plus de corps meurtri, plus de visage insupportable, de cheveux filasses, de ventre qui fait mal. J'ai peur quand même. Un immense vertige. Non, non, je ne veux pas mourir, pas encore, et je n'arrive même pas à prier. J'ai de plus en plus de mal.

Même l'autre fois, ce groupe de prières où m'avait emmené maman, tous là en cercle à se tenir la main. J'avais presque envie de rire. Était-ce bien sérieux ? Il faut tout essayer, au fond pourquoi pas un miracle. Mais vite alors mon Dieu, vite, parce que je suis au bout de mes forces.

Valérie m'a lu la lettre qu'il a envoyée à tous nos amis, pendant que j'étais à Paris avec le groupe de prières. Trop mignon, il leur demandait de se joindre à nous par la pensée pour prier au même moment. Un truc genre fusion dans l'espace et le temps, en quelque sorte, qui sait, qui sait.... Cela m'a fait pleurer.

Le temps est long, compté, mais long, surtout toute seule ici quand il sort. Il faut bien qu'il sorte quand même, et puis c'est vrai que cela me

soulage aussi quand il n'est pas là. Pas obligé de faire des efforts. Je peux grimacer de douleur autant que je veux. Mal au ventre, mal au ventre, mal au ventre.

Maman est vraiment à côté de la plaque. Entre elle et papa, je ne suis pas vraiment gâtée. Mais je l'aime ma maman tout de même, elle, si bonne vivante, si enjouée, si énergique, avec son gros cigare à la fin du repas, elle me fait rire. J'ai de la chance finalement. Une mère traditionnelle m'aurait emmerdée.

Où est mon livre ? La maison du chat qui pelote... J'adore ce titre.

J'aimerais tant que mon amour lise un peu plus. Surtout Belle du Seigneur, mais ça n'a pas l'air de le tenter vu qu'il n'a pas dépassé les cinquante premières pages.

De toute façon, cela ne sert à rien de le forcer. Il y viendra un jour. Je ne serai plus là peut-être. Sûrement même. Je rage, j'enrage, de ne pouvoir le voir à ce moment-là. Pourvu qu'il y ait une vie après la mort, que je puisse le regarder, le protéger, au moins quand il lira ces pages qui m'ont tant réjoui. Il est si proche de ce texte en plus, je le sais moi, alors qu'il l'ignore lui.

Des baisers, des baisers, des baisers sur tes paupières mon amour.

J'ai peur de mourir. Cette idée de ne plus exister m'est insupportable.

Cette conscience que j'ai du monde, comme si rien ne pouvait exister sans moi, comment est-ce possible de quitter tout ça, toute cette beauté,

mon amour ?

Je ne veux pas te quitter, je ne veux pas ! Mais il le faudra bien un jour. Que vas-tu devenir sans moi ? Tu as l'air de tellement m'aimer.

Moi aussi je t'aime tant, t'aime tant.

Si je souffre trop, plus de force pour lutter. Oui mieux vaut mourir. Mais j'ai le vertige de cet inconnu qui m'appelle et dont je ne veux pas.

Mes yeux fermés. Quand je dors, le monde continue de tourner sans moi, surtout de l'autre côté, là où il fait jour. Est-ce possible que tout cela s'arrête ? Mais quel est le sens de cette comédie ? Tragédie pour moi. À quoi cela sert-il de tant souffrir ? Pour mon amour, mon bébé, pour lui. Uniquement lui. Rien sans lui.

J'ai si peur pour lui. Je sais qu'il s'en sortira sans moi, il est si bon, si doux. Il aime tant la vie, la vie sans moi il l'a méritée.

Mon Dieu si tu existes, prends soin de lui, ou laisse-moi veiller sur lui de là où tu m'emmèneras.

Ivresse

Entre Noël et le jour de l'an, nous tentions de nous organiser dans cette nouvelle vie de crudivoristes, ce n'était pas vraiment facile.

Nous devions nous procurer les aliments fournis par la secte, seuls approuvés par le gourou pour la guérison, chez un adepte bénévole qui recevait les commandes des Marseillais à son domicile dans les quartiers nord de la ville.

Dans le genre facile, c'était un endroit mal famé et loin de tout, une vraie expédition. Je devais aussi me trimballer les caquettes de fruits, légumes et autres victuailles en tout genre, du troisième étage sans ascenseur de son immeuble. Faut souffrir pour être cru.

Mais je le faisais. Pas le choix. La seule chose positive que je dois reconnaître aujourd'hui est que les aliments, surtout les fruits, étaient d'une qualité inégalable.

À la maison, nous reproduisions le petit cérémonial de reniflage ridicule et je me disais de plus en plus que je ne savais pas combien de temps je pourrai tenir. Sans parler de l'isolement social que tout cela induisait. Dans notre société, où les rencontres se font pour la plupart autour du gigot, il fallait redéfinir tous les codes.

Au moins, pour le jour de l'an où nous étions invités, on pourra se gaver d'huîtres et de saumon cru, sans parler du carpaccio de bœuf que nous avons fait prévoir par nos amis pour cette occasion. Mais la situation était suffisamment grave pour que les copains soient très compréhensifs.

Merci mes amis.

Le jour venu, tout beaux pour l'occasion, nous arrivions sur les lieux de la fête. Ma chérie avait l'air fatiguée, mais heureuse de se distraire un peu de cet univers où les événements l'avaient confinée.

Il était prévu que nous dormions sur place, car nous étions loin de Marseille.

La fête fut très agréable.

La nuit qui s'ensuivit beaucoup moins.

Vers 5 heures du matin, deux ou trois heures après nous être couchés, Léa me réveilla, se plaignant de violentes douleurs au ventre.

Pour la première fois depuis six ans, j'ai eu un mouvement d'humeur. J'étais agacé d'être réveillé et dans un demi-sommeil qui ne m'excusait pas, je lui fis comprendre qu'elle pourrait quand même me laisser un peu de répit. Je m'en suis tellement voulu ensuite de cette horrible, mais si humaine attitude.

Au petit matin, les douleurs n'étaient pas passées et le soir suivant nous arrivions dans le service de gastro de l'hôpital de la Conception à Marseille. Bonne année !

Accueilli par un interne qui ne connaissait évidemment pas le dossier, je prit comme à l'habitude les précautions d'usage. Comme à chaque fois, il écoutait à l'instar de ses collègues d'une oreille distraite, ce jeune homme devant lui qui se permettait de lui faire un topo médical.

Bien entendu, n'attachant que peu d'attention aux recommandations de l'amateur que j'étais

pour lui, il administra une médecine censée soulager ma souffrante, mais interdite à son foie malade. Et cette fois, au lieu d'un excès d'ammoniaque, elle sombra dans un coma hépatique avancé.

Il se passa alors une chose étrange. Elle perdit d'abord connaissance. Une sorte de sommeil profond qui n'était pas encore le coma.

Nous étions le deuxième jour de l'année et me rendait alors visite mon ami Maxime, avec qui nous avions réveillé.

Nous la regardions dormir, j'étais fatigué et accablé et pendant que nous chuchotions à son chevet, elle se mit brutalement à hurler.

Ses yeux toujours fermés, d'un hurlement si fort que nous en avons mutuellement tremblé. Ce cri primal inversé n'avait plus de fin, se prolongeant de manière continue et d'une intensité effrayante.

J'appelai immédiatement les infirmières.

Elle se mit à rajouter aux hurlements une agitation intense, une révolte hallucinante, une guerre de son corps contre son corps. La violence était telle, qu'elle se griffait au sang. J'essayai de la maîtriser sans y parvenir.

Maxime était tétanisé contre la porte de la chambre.

Deux infirmières me prêtaient main-forte avec peu de succès. À trois nous ne parvenions pas plus à la maintenir sur le lit.

Tout en essayant de l'enserrer de tout mon

poids, je pleurais, lui demandant de se calmer. Ses paupières s'ouvraient et se fermaient convulsivement, elle n'était pas consciente, son cri ne cessait pas.

D'où venait une telle énergie ? Une telle violence dans un corps si maigre, elle pesait à peine quarante kilos, affaiblie par la maladie. De quelle planète arrivait cette force qui a provoqué pendant plus de deux heures de tels débordements qu'il fallut l'attacher ?

Aujourd'hui encore je me le demande.

C'est après cette lutte interminable qu'elle a sombré dans ce coma profond, coma d'où normalement on ne revient plus.

Les médecins l'ont alors immédiatement transportée au service de réanimation, me faisant comprendre que la fin était imminente.

En effet, certains organes, comme ses reins, avaient cessé de fonctionner, ce n'était plus qu'une question de jours, peut-être d'heures.

Je n'ai pas plus accepté ce verdict, que six ans plus tôt.

Je n'étais plus vraiment dans mon état normal, j'étais un samouraï dans une bataille moyenâgeuse. Pourfendant sans recul ses adversaires, halluciné, habité, par la victoire inéluctable. La victoire ou la mort !

Nos ressources sont imprévisibles.

J'ai pu en juger.

Lait

Mon tonton Alfred aussi l'a éprouvé dans sa chair. Après l'évacuation du camp d'Auschwitz, en janvier 1945, après avoir erré des jours et des nuits, laissant derrière lui des milliers de cadavres épuisés, les ressources vitales de Freddy le portèrent à survivre envers et contre tout. Contre la faim et la soif, contre l'horreur, contre la maladie. Allant de camp en camp, les Allemands fuyant la progression des Alliés, ils les firent remonter dans un train.

C'était toujours mieux que marcher.

Avec deux compagnons d'infortune, ils décidèrent de s'évader.

Mieux valait mourir en tentant l'impossible qu'attendre que la mort frappe par épuisement.

Dans ce train, les Allemands ordonnèrent au petit matin, aux survivants de se débarrasser de leurs compagnons morts dans la nuit. Ils devaient pour cela les dévêtir et les abandonner sans sépulture au bord des rails.

La folie les porta à se mettre nus avec ces pauvres cadavres et se jeter avec les morts dans la neige.

Mon oncle a pu, par cet acte désespéré qui le sauvait momentanément de son voyage vers la mort certaine, changer le cours de sa destinée.

Après avoir traîné son corps nu dans le froid glacial, porté par cette énergie surnaturelle qui fait tenir, de vivre et peut-être aussi d'être un jour le témoin vivant de cette horreur, il fut finalement fait prisonnier par un fonctionnaire allemand chargé de surveiller les voies.

Un sursaut d'humanité fit que cet homme, après l'avoir couvert de sa pelisse le mena chez lui pour le réchauffer avant de le livrer à la police de la ville.

La femme de ce fonctionnaire supplia son époux de laisser un peu de répit à ce moribond avant de le livrer.

Rachetant ici peut-être tout un monde d'horreur, elle put avec d'infinies précautions imbiber les lèvres d'Alfred avec du lait chaud. Ce temps gagné sur la mort, elle put ensuite lui faire absorber sa première nourriture depuis des jours en lui donnant de la mie de pain imbibée de ce même lait. Plus que cela l'aurait tué. Ce petit rien l'a sauvé, comme cette femme sauva inconsciemment une part d'humanité.

Une petite lumière s'était éclairée dans ce ciel bas et neigeux.

Le lendemain matin, deux officiers allemands l'emmenèrent à la prison de la ville voisine, Reichstadt, où il fut mis au cachot puis jugé par un tribunal local. Curieusement, on ne le pendit pas comme on le faisait toujours avec les évadés, mais le tribunal décida de le renvoyer dans un camp, d'abord Mathausen, puis Gusen 1 et Gusen 2 surnommé « l'enfer de l'enfer » dont personne ne ressortait vivant. A Gusen 2 il fut affecté à une carrière de pierre que l'on atteignait après quatre heures de marche pour y travailler pendant dix heures. La durée de vie des prisonniers du camp n'était que de quatre à cinq semaines et il ne doit sa survie qu'à l'imminence

de la libération du camp par les Américains peu de temps après son affectation, et au dévouement d'un colonel américain qui s'était pris d'affection pour ce pauvre garçon de 29 kilos qu'il soigna dans son hôpital de campagne pendant un mois.

Dans les années 1980, après de longues recherches, Freddy est retourné à Reichstadt où il put retrouver la femme du garde-barrière qui comptait ses jours dans une maison de retraite de la ville. Elle lui tint sa main des heures durant sans pouvoir la lâcher, mêlant leurs larmes de joies et de reconnaissance.

Elle est morte deux jours après sa visite, elle n'avait plus personne à attendre.

Revenue

En réanimation, nous étions dans la nuit, son corps inanimé les pointes de ses pieds déformés vers l'avant dans une étrange posture.

Je ne bougeais plus de l'hôpital et passais mes journées à lui parler sans interruption. Les médecins et les infirmières me laissaient faire, bien au-delà des limites du règlement, observant avec pitié ce pauvre homme qui continuait à y croire.

Pourtant, après six années de lutte, d'espérance, de victoires, cette fois tout semblait bien perdu. Léa n'était plus là, je n'avais plus que son corps, elle partie ailleurs, m'abandonnant, sans ses yeux pour me rassurer, sa voix pour m'apaiser. Seul face à moi-même, face à ce corps qui ne me répondait plus.

Les médecins m'avaient convoqué pour m'expliquer qu'il fallait maintenant se résoudre. Que le coma dans lequel elle était plongée était irréversible, qu'elle ne reviendrait plus, que c'était la fin.

Cette fois, leurs paroles m'avaient atteint, cette fois je commençais à les croire.

Pourtant la vie m'accorda encore une grâce.

J'étais à son chevet depuis des heures, je lui racontais au creux de l'oreille toutes les choses merveilleuses que nous ferons à son réveil. Tous ces voyages que nous entreprendrons, tous ces restaurants où nous nous régalerons de plats sophistiqués, parce que désormais on emmerdera le cru !

Nous le ferons, oui je te le jure mon amour, nous

irons, et tu riras, avec de la langouste et des gâteaux pleins de crème, nous nous empiffrerons ! Je parlais, parlais, mais l'infirmière me rappela à l'ordre, me disant qu'il fallait maintenant que je quitte les lieux. Déjà d'autres accompagnants s'étaient plaints de mes passes-droits, car au lieu de la demi-heure de visite autorisée par le service de réanimation, je passais plus de 15 heures auprès de Léa.

Je me levais assez brusquement et fus pris alors d'une douleur fulgurante dans le bas-ventre, qui me ramena aussitôt sur la chaise. J'avais si mal, que l'infirmière me conseilla de me faire examiner par le médecin du service qui se trouvait là.

Celui-ci m'affirma que sans aucun doute il s'agissait d'une appendicite fulgurante avec vraisemblablement une péritonite. Prise de sang et globules blancs présents en masse confirmèrent le diagnostic. Il fallait opérer immédiatement.

Dans mon délire, je récupérai la situation à mon profit en demandant l'autorisation d'aller, avant mon opération, embrasser ma vie, ma femme.

J'arrivai auprès d'elle et lui intima alors l'ordre de se réveiller. On allait m'opérer d'urgence et j'avais à mon tour besoin d'elle, de sa présence à mes côtés, je ne pourrai guérir sans elle.

Puis j'appelais notre amie Frédérique, afin qu'elle vienne la garder jusqu'au lendemain, puisque je devais partir pour la salle d'intervention.

Vers trois heures du matin, la porte de ma chambre s'ouvrit précipitamment. Notre amie se

tenait devant mon lit.

Elle avait vraiment un drôle d'air.

- Elle s'est réveillée, elle s'est réveillée ! Je t'ai même enregistré sa voix sur une cassette, elle tenait absolument à ce que tu l'entendes !

Mon ange, mon cœur, mon oiseau, ma douce, ma si douce voix revenue des entrailles de la terre qui me parlait sur la bande magnétique. Chevrotante, hésitante, mais là, toute là, toute revenue, toute pour moi.

Mazeltov ! Dieu existe ! C'est sûr ! Merci, merci mon Dieu, merci mes anges, merci la vie ! C'est à ce moment que les toubibs ont commencé à nous regarder comme des mutants, extra-terrestres arrivés d'une autre galaxie. Ce retour n'étant pas scientifiquement envisageable, ils commençaient à en avoir sérieusement marre de ces empêcheurs de diagnostiquer en rond qui décidément ne voulaient pas se conformer aux pronostics. Elle était revenue.

What's going on ?
Marvin Gaye

Je suis revenue.

C'est horrible. La réalité est horrible. Avant, quand je me réveillais d'une nuit d'absence, j'étais heureuse de retrouver ma réalité. Surtout après un cauchemar. Je forçais, forçais cette autre réalité pour retourner dans mon corps. Quel soulagement de revenir ! De retrouver ses repères, son lit, sa famille, sa maison, sa vie ! Tout était bien là de nouveau. Comme c'était bon ce retour. Voir son mari à côté, toucher et sentir sa peau, son odeur si rassurante, si connue. Eh bien, j'ai la sensation exactement inverse maintenant, de revenir dans une réalité qui est un cauchemar. D'avoir quitté un havre de paix cotonneux et doux. Laissé un pays dans lequel je n'étais plus malade, mais au contraire, légère, jeune, belle, et en paix.

Je reviens ici, dans ces murs blancs et froids, enfermée dans cet hôpital, enfermé dans ce corps qui pourrit et qui ne veut plus de moi. Moi non plus je ne veux plus de lui.

Mais je me devais pourtant de revenir, revenir, pour mon chéri.

Quelque chose m'a rappelé, je ne pouvais pas le laisser, je ne lui avais pas dit au revoir, ce n'était pas possible.

Je suis horriblement épuisée, j'ai du mal à parler. Mais il est là, tout à côté, mon bébé, mon amour, je peux lui toucher la main. Sa main si rassurante, si large, disproportionnée pour lui, si cérébral, héritage de sa terre italienne sans doute. Il a l'air rassuré que je sois là. Mon ange. Je ne suis

revenue que pour toi, le sais-tu ?

Mais pour combien de temps encore ?

J'ai mal. Encore si mal.

Je ne me souviens plus de mon faux départ. Il me dit que je me suis débattue, peut-être, mais je ne m'en rappelle pas.

Maman est là aussi, elle me propose le scrabble, je n'ai pas la force de refuser. Je n'ai plus de force de toute façon. Je sais qu'il y a un autre monde, un ailleurs, j'en reviens. Là bas, tout est lumineux, on ne parle pas, mais on communique avec tout ce qui nous entoure, esprits comme nature, et puis cette lumière, si intense et pourtant si douce, cette sensation unique de ne faire qu'un avec tout. Un monde sans peur.

Et je n'ai plus peur de partir maintenant.

Mais lui, lui, mon cœur, ma vie, qui tient tant à moi. J'ai si peur qu'il gâche toutes ces années ou il va devoir vivre, s'occuper des autres, de la famille qu'il devra fonder. J'ai si peur qu'il meure de chagrin. Mon ange, ma force, je ne suis revenue que pour toi, le sais-tu ?

Tous ces médecins, tous ces soins, tout ce monde que j'occupe pour rien, laissez-moi, laissez-moi, cela ne sert plus à rien.

Je n'ai même plus la force de lire, seulement de regarder cette télé idiote, si haut perchée sur le mur blanc, je suis tellement fatiguée...

Je suis revenue pour toi, mon ange.

Mais je ne pourrai pas rester bien longtemps, je le sais et tu le sais.

Un peu comme une grâce faite à tous deux, mon

retour au pays des vivants, juste le temps de te préparer à mon ultime départ.

Le temps que tu t'habitues, que tu acceptes et que je puisse te dire un dernier au revoir. À qui la devons-nous cette grâce ? Je ne sais, la lumière peut-être ? Cette lumière qui me faisait vivre là-bas, dans cet autre monde où la souffrance est absente.

Les jours passent et se ressemblent tous ici. Des murs blancs toujours des murs blancs, nous sommes déjà le 17 janvier. 8 jours que je suis revenue du blanc de ces murs, pour toi seul mon amour.

Des soins, des liquides transparents qui gouttent dans mon sang qui a dû blanchir de tout ce blanc que l'on m'ingurgite. Blanc de blanc, globules blancs, murs blancs, produits blancs, ici tout est blanc. Là bas, d'où je viens, la clarté, la blanche clarté, mais si chaude, si douce.

Maman est là, elle ne part plus, elle doit sentir que c'est de mon départ imminent qu'il s'agit désormais.

Jouer au scrabble.

Va te reposer mon bébé, ne vois-tu pas comme ma vie n'est pas une vie ? Non tu ne le vois pas encore, pas d'existence sans moi penses-tu, mais je n'en peux plus mon cœur, je n'en peux plus.

Les jours filent, monotones, sans vie, sans envie, vie et en-vie, comme le mot est bien trouvé, je patiente, attendre l'heure qui ne va pas tarder à venir, n'aie pas peur mon cœur, n'aie pas peur, je

t'emporterai avec moi dans mon cœur, mon dernier regard, n'aie pas peur, notre amour, plus fort que la mort, notre amour panache devant le monde, se dresse et flotte au vent d'orient, rien ne l'atteindra jamais.

Te rappelles-tu ? Toi, si courageux pourtant, dans la nuit à Ibiza, lorsque nous marchions dans le noir de cette nuit sans lune, tâtonnants, et que nous avons entrevu ces deux gros chiens s'approcher de nous en grondant, tu te rappelles mon cœur, toi, te protégeant derrière moi ! Moi aussi je t'ai protégé mon bébé, tu vois, moi aussi. Te rappelles-tu aussi, ces chemins derrière Mouriès, ces champs, chants d'oliviers argentés qui frétilaient au vent, ce mistral que tu aimes tant, si énervant pour moi, si tonique pour toi, ce vent du Nord comme moi, ces oliviers qui changeaient de couleurs dans le vent, te rappelles-tu nos promenades ? Tant de beauté... Tant de beauté dans ce monde. C'est très dur vraiment de quitter cela, de se dire que je ne les sentirai plus, ne les respirerai plus, ne les contemplerai plus. Ne plus sentir la claque du vent de l'hiver sur les joues. L'écharpe roulée et ma casquette qui te faisait tant rire avec ses oreilles anglaises, nos rires sur les chemins.

Ces musiques que nous chantions, what's going on, de Marvin et Ancora tu, de Lucio ? Tout cela est fini mon amour. Mais nous l'avons connu. Tant ne vivent pas leur vie comme nous avons vécu la nôtre. La mienne surtout, qui a été si brève, mais si intense avec toi. Te rappelles-tu

Los Angeles, quand je faisais des grimaces au volant de la Mustang cabriolet que nous avait louée ton cousin Michel ? Toi si heureux, ivre de rires, ivre de vie, et le café Florian à Venise ? Tu jurais l'avoir connu dans une autre vie, tellement tu te sentais familier de ce lieu. Et le cabaret à Madrid, El Porton, oui c'est ça, El Porton, où nous essayions à la Sevillana, entourés de ces hidalgos gominés qui regardaient leurs partenaires comme le toréador scrute son centaure. Yeux de braise, dominateurs, têtes relevées, sourcils froncés, face contre face, gracieux et rebelles, les jambes en avant, en arrière, claquements des talons, conquête des corps qui se rapprochent, puis s'éloignent, yeux toujours fixés sur le regard de l'autre. Aucun des deux danseurs ne baisse la face ni n'est vaincu, la mort est regardée de front. Comme je la regarde moi aussi maintenant. Affaiblie comme le taureau dans l'arène, je scrute le mata-mort, grande faucheuse, ce n'est pas pour rien que l'habit de lumière est si féminin, il peut bien faire son fier ou sa fière, il sait pertinemment qu'elle m'aura au final. Les coups ont été trop nombreux, je ne peux plus faire face. Mais je ne baisserai pas les yeux. Non, ça tu n'y arriveras pas, ton habit de lumière ne me fera pas ciller, je serai brave, j'emporterai avec moi tous mes souvenirs, tout l'amour reçu et donné, tout avec moi. Mon coeur te garde, mon amour, mon coeur te garde.

C'est la fin.

Il faut que je parte maintenant. Je suis prise de

vertiges, j'ai peur, mais je me résous totalement à cette fin. Plus possible. Trop difficile. Terminé, basta, arrêt des hostilités, départ pour un ailleurs sans douleur, un immense et vertigineux grand sommeil d'ailes déployées.

Fini les respirations, les printemps, les étés, le soleil sur ma peau, ta peau sur ma peau, ma peau sur ta peau, tes mains qui recouvrent les miennes, tes baisers sur mes baisers, bons, si bons et si doux baisers, caresses de papillon sur mes joues, ton souffle sur mon cou. Fini les oiseaux, les arbres qui ploient sous le vent, les vagues de la mer qui viennent et vont, le long des longues côtes que j'aime tant. Fini Paris ma ville, ville qui bat, ou Marseille que tu m'as donné, mon aimé, aimé adoré, qui m'a tant donné, tant aimé. Mon prince, là où je vais, tu seras avec moi pour toujours et toujours. Je suis fatiguée maintenant. J'ai sommeil, tant sommeil. Mon souffle sur toi.

« Picket lines and picket signs
Don't punish me with brutality
Talk to me
So you can see
What's going on
Ya, what's going on
Tell me what's going on
I'll tell you what's going on - Uh
Right on baby »

Voyage

Ce dernier mois, nous ne sortîmes plus de l'hôpital.

Après son réveil du coma, nous étions partis du service de réanimation et avons regagné une chambre normale du service de gastro-entérologie.

Les jours se succédaient aux autres, sa grande faiblesse ne lui permettant plus de sorties.

Je la trouvais un peu différente d'auparavant. D'avant son grand sommeil. Comme si ce voyage lui avait donné une sorte de sérénité, même si ce mot peut paraître dissonant ici, elle semblait résignée, peut-être à sa fin qu'elle sentait si proche et que je m'obstinais à ne jamais envisager.

Nos journées se passaient à jouer au scrabble, sans grande passion, juste pour tuer le temps qui ne voulait pas mourir.

J'alternais ma présence à ses côtés avec celle de sa maman qui semblait vouloir désormais ne plus s'échapper d'ici.

Fin janvier, miracle, nous avons même pu tenter de sortir un week-end, mais nous ne sommes restés chez nous qu'une nuit. À peine installés, nous avons dû retourner d'urgence à l'hôpital, tant son état était fragile et inadapté à une vie sans proximité de soins intensifs.

Le 2 février, dans l'après-midi, elle fut prise d'une violente nausée et se mit à vomir du sang. Beaucoup de sang. Trop de sang.

L'équipe médicale investit d'urgence la chambre, pas le temps d'aller au bloc, et entreprit de

mettre en place une sonde gonflable par la trachée pour interrompre l'hémorragie.

J'étais resté. J'étais tellement là que plus personne, médecins ou infirmières, ne songeaient à me faire sortir.

Et j'assistais à cette scène normalement interdite au profane.

Le Professeur Berda, son chef de clinique, le docteur Crayères, deux internes, deux infirmières et moi, intrus dans un coin de la chambre. Tout ce monde qui s'agitait, car il fallait faire vite, très vite. Crayères tentait de mettre en place la sonde.

Léa, calme, très calme, avec une voix douce, douce mais décidée, essayait de parler au docteur, sa voix prise et transformée par ce tuyau qu'il tentait d'introduire dans sa trachée :
- Luc, s'il te plait, Luc, arrête. S'il te plait, arrête. Luc, s'il te plait. Mais Luc n'arrêtait pas. Il continuait son devoir qui était de sauver celle qui se meurt.

Son regard était fixe, sourire mièvre figé, mais son esprit était perdu, et son corps, en pilotage automatique, continuait implacablement la tâche pour laquelle il avait engagé sa vie.

Elle saisit et repoussa sa main qui opérait, avec une force totalement inattendue. Et sa voix se fit plus pressante.

- Luc attend !

Il finit par interrompre son geste opératoire.

- Luc, s'il te plaît, je te le demande encore. Je suis très calme. S'il te plaît Luc, ne mets pas en

place cette sonde. Je t'en prie. Tu vois, je suis en pleine possession de mes esprits, j'ai 28 ans, et je décide aujourd'hui que cela suffit.

Peux-tu le comprendre ?

Luc ne savait plus que faire. Pris d'un horrible cas de conscience, il était torturé. Le professeur Berda était tétanisée. Sur les joues d'une des infirmières coulaient des larmes.

Moi obsédé par sa survie, j'essayais de la convaincre qu'il fallait continuer.

Mon intervention produisit une décharge chez Luc qui reprit son opération.

Elle lui enleva la main une seconde fois, interrompant brusquement le geste.

- Luc s'il te plaît, je te demande d'arrêter. Je décide aujourd'hui, à 28 ans, d'arrêter, de mourir, c'est mon droit, entends-tu, mon droit, ne peux-tu le comprendre ?

S'il te plaît.

Luc ne disait rien, n'osait plus la regarder, et enfonçait un peu plus loin la sonde.

Je la suppliais, je pleurais, je l'implorais de se laisser faire.

Finalement, elle capitula.

Elle enrageait silencieusement, mais une fois de plus, elle acceptait pour moi.

La sonde fut finalement mise en place, compressant l'hémorragie.

Cette opération terminée, elle demanda à tout le monde de sortir, car elle voulait rester seule avec moi en tête à tête.

Tout ce petit monde médical s'exécuta, aux

ordres de ce petit bout de femme brusquement devenue autoritaire, mais pas mécontent finalement de sortir de l'oppression de cette chambre.

Je m'asseyais sur le lit.

Elle prit ma main dans la sienne, se mit à me parler de cette voix déformée par la sonde qui passait par ses narines et altérait les cordes vocales.

Pourtant, malgré la bizarrerie de ce timbre, je fus impressionné par la douceur de sa voix et la sérénité dont elle était empreinte.

Comme si.... Comme si elle venait d'ailleurs, pas seulement d'elle, de plus loin.

Jamais je n'avais entendu pareille douceur.

Dans cet environnement aseptisé, entouré de tout un fatras d'instruments, de perfusions, de tuyaux, juste après cette lutte, juste après ces instants terribles, sa voix se mit à tout apaiser.

Ce n'était pas son timbre de sa voix que je ne reconnaissais pas, transformé par l'appareillage, non, c'était son origine qui ne concordait pas avec la situation. Cette vibration emplissait toute la pièce de calme. Elle enveloppait tout en sérénité. Réparait tout. Son regard, ses gestes, tout était empreint de calme, de douceur, d'amour. Amour pur.

Je crois que c'est à cet instant que j'ai eu la foi.

« Écoute, mon cœur, écoute.

Tu sais, mon ange, je vais partir.

Maintenant cela suffit, tu t'en rends compte

n'est-ce pas ? Pardonne-moi mon amour, mais je dois y aller.

Tu as rempli ma vie. Je ne pouvais espérer plus bel amour que le tien. Mais il est l'heure pour moi désormais.

Tu sais, mon amour,
là où je vais, je t'emporte avec moi dans mon cœur. »

Je couvrais son visage de baisers, je pensais que demain sera un autre jour, que demain tout ira bien, que je comprenais, certes, mais que demain nous serons ensemble, que j'avais trop besoin d'elle et qu'elle ne pouvait pas me quitter ainsi, que demain...

Devant moi, elle semblait si résolue que j'approuvais ses paroles pour ne pas la contrarier, lui disait que je comprenais, que je comprenais, que j'acceptais.

Je sortis de la chambre. Hébété, incapable de penser. J'ouvris la porte de la salle des infirmières en quête d'un soutien médical.

Je trouvai là le professeur et son chef de clinique, affalés sur des chaises. Ils étaient épuisés, effondrés devant l'évolution de cette situation.

Ils n'étaient plus que de simples humains profondément touchés par une horrible tragédie, par cette enfant qui se mourrait, cet être si digne, cette si belle âme qu'ils n'arrivaient pas sauver de la mort.

C'est meurtris qu'ils m'accueillirent.

Luc s'exprima le premier.

- Il va falloir te résigner cette fois. Nous ne pouvons continuer, cela serait de l'acharnement thérapeutique, tu comprends ? Nous te proposons de lui administrer un produit qui l'endormira. Elle ne sentira rien, tu sais.

Nous pensons qu'il le faut, c'est mieux pour elle, crois-moi.

Je n'entendais plus rien. J'avais décidé de ne pas comprendre, de ne plus jamais comprendre, de ne plus jamais me résigner, non je ne comprenais pas.

Dans un état second, comme habité, sous l'emprise d'une foi inébranlable, je me transformais devant eux en pourfendeur de l'impossible, leur rappelant toutes les limites que nous avons déjà dépassées, et que nous transcenderions encore. Je refusais catégoriquement cette solution. Pas de produit, non, n'insistez pas, c'est non et mille fois non. Non !

Ils m'écoutaient. Il n'y eut pas de produit.

Ce ne fut pas nécessaire.

Je retournais à la chambre. La mère de ma Léa était là, épouvantée, les yeux dans le vague.

Je m'installai sur le fauteuil juste à côté du lit, sa maman sur un autre, en face d'elle. Juste après mon retour, comme rassurée par ma présence, ma Léa ferma ses yeux et s'endormit paisiblement.

Épuisé, je sombrai aussitôt.

À mon réveil, au petit matin, ma belle-mère était debout au pied du lit et je compris.

Elle avait recueilli son dernier soupir tout juste une heure avant. Une heure avant. Et je n'étais pas là, je dormais, dormais, j'étais épuisé, je dormais, mais elle, elle était partie, partie, avait déserté, son corps désormais sans vie, son cœur désormais sans vie, rien ne battrait plus, un coup pour elle, un coup pour moi, ne battrait plus, sanglots, sanglots, lots de sang, tout bat en moi, sauf son cœur, plus pour moi, pour moi.

Seul.

Seul, si seul, me voilà si seul maintenant, après cette bataille, cette guerre, nos corps, nos cœurs, enlacés, si forts ensemble tous les deux étions un seul, part de moi qui s'en va, seul et à demi désormais, demi de moi, plus de moi, ce seul sans elle, moi ensemble seulement, seul maintenant.

Sanglots sans force. Plus de force. Ma force partie.

Partie comme ça, en douce, profitant de mon sommeil, je regardais à peine son corps qu'elle n'habitait plus.

Mes yeux se portèrent vers la fenêtre.

Le soleil se levait dans un ciel bleu marine, ciel d'hiver provençal, pur, indifférent.

La vie continuait au-dehors. Sans elle.

« LE-HAÏM » A la vie !

C'est ainsi que trinquent les juifs.

On trinque un peu trop souvent ici-bas.

Auschwitz 1944 - Marseille 1984

Quarante années séparent ces deux catastrophes du destin.

Aujourd'hui, seule Marie, peut encore évoquer sa jeunesse volée. Un feu qui ne s'apaisera jamais contre ses bourreaux, un pardon qui n'arrivera plus. Des nuits et des nuits où elle se réveille en sueur, blême et hurlant, saisie d'une peur qui n'a jamais laissé en paix son sommeil, entourée des fantômes d'Auschwitz qu'elle croit voir passer chaque nuit dans sa chambre.

Son existence entière fut marquée à l'encre indélébile comme ce numéro sur son avant-bras. Ses choix, ses manques, tout fut conditionné dans sa vie par cette trace. Disparition de ses chers parents, vol de son adolescence, de sa santé, des études qu'elle n'a pu entreprendre ensuite. Vol de ses nuits et de sa vie même.

Qu'aurait été son destin sans les nazis ?

Et ma Léa, quelle mère et quelle épouse serait-elle devenue sans cette catastrophe en son sang, cinquante ans après l'arrivée de Marie à Auschwitz ?

Mais ces drames de la destinée sont aussi une ode à la vie.

Enfermées à Auschwitz, mes tantes, le dimanche après midi, seul moment de repos de la semaine, évoquaient seulement la vie. Chacune, récitant les recettes de cuisines de leurs mères respectives, partageaient avec les autres déportées leurs cultures involontairement liées par l'horreur nazi. Il ne se passait pas un moment,

ces après-midi là, où elles n'évoquaient tout ce qu'elles feraient lorsqu'elles sortiraient du camp. Toutes les délicieuses nourritures dont elles ne se priveraient plus, toutes les toilettes qu'elles porteraient aux nombreuses fêtes où elles se rendraient. Il ne se passait pas un de ces dimanches après midi, où s'épouillant l'une après l'autre, elles ne chantaient à tue-tête les chansons de leurs enfances où les airs populaires de l'époque. Chants pour conjurer la mort. Chants pour célébrer la vie et l'espérance.

Léa en dehors des crises, des douleurs, n'a jamais perdu une seconde de vie. Tout était prétexte à rire, à vivre, à chanter à aimer et se réjouir de tout, plutôt que de se lamenter sur son malheur.

L'une, comme les autres, ne se sont jamais résignées, et ont lutté, chacune à leur façon, pour la vie, pour l'amour. L'amour, voilà bien, ce que ni les nazis, ni le cancer, n'ont réussi à emporter.

La route du Destet

J'ai dû ranger toutes les photos.

Même celle du champ d'abricotiers, sa seule sépulture.

Là où un beau jour de Mistral ses cendres se sont avidement mêlées à la terre et aux feuilles argentées des oliviers.

Une dispersion sur ce champ que je croyais mien, sur la route du Destet, (du destin en Provençal), route départementale qui se trouve entre Maussane les Alpilles et Mouriès, en allant vers Eygalières.

Ce jour-là, jour de dispersion, je le croyais bien à moi ce lopin de terre. Ce lopin de sépulture.

Je ne connaissais rien encore de la Safer et de ses préemptions. Paysan d'un jour, devenu propriétaire d'une tombe de 5400 m² à peine assez grande et digne de recevoir les parcelles du corps de mon aimée, je ne le suis pas resté longtemps. Juste le temps qu'un vrai propriétaire agricole, possesseur des terres limitrophes, demandât l'application de son bon droit de voisin pour préempter à son bénéfice ce beau terrain qui n'existe plus tel qu'il était en 1990. Car ce bon monsieur fit arracher, juste après sa prise de possession, tous les abricotiers sans rien replanter à la place depuis 18 ans.

Une terre devenue nue et aride.

À son insu, la dégradation opérée sur le paysage en enlevant toute vie, a donné à ce rectangle nu encadré d'oliviers sa vraie vocation de tombe, connue de moi seul. Malgré ce symbole involontaire, j'aurais préféré des fleurs d'abricots

parsemés à chaque printemps. Des fleurs sur ma fleur. Pour ma fleur.

L'ironie, le hasard ou la nécessité font que notre maison est toute proche de ce cîme-terre.

Voici le passé un peu dans le présent.

J'aime passionnément cette région des Alpilles.

Je ne peux me passer de la mer, mais je me retrouve pleinement en paix dans ce paysage si peu maritime mais méditerranéen, pourtant si loin d'elle.

Du Mas de la Dame, la vue est sublime. Les Baux de Provence sur la droite, juste avant la chaîne des Alpilles, les verts s'enchaînent du foncé des cyprès aux gris argenté des oliviers, tout battant au rythme du mistral qui malgré sa force barbare ne peut plier cette beauté.

J'aime.

Table des matières

Retour aux sources amères	7
Traces	11
Marie – 19 novembre 1929	17
Alfred – 19 juin 1926 – 9 juin 2006	25
Esther – 2 juin 1925 – 20 mai 2002	29
Réveil	35
Chambre	41
On était jeunes	47
L'escalier	53
Expiation	63
L'union	71
Chaos	77
Florin	85
Andrea	91
Rage	95
<i>Endura</i> – Paolo Pasotto	101
Si viaggiare – Lucio Battisti	107
Moutons	111
Journal cru	117
<i>Belle du seigneur</i>	131
Ivresse	139
Lait	145
Revenue	149
<i>What's going on ?</i> – Marvin Gaye	153
Voyage	159
Auschwitz 1944 – Marseille 1984	167
La route du Destet	171